

Département d'histoire
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Université de Sherbrooke

**LA CONSCIENCE INTERNATIONALE DANS LA PRESSE ÉTUDIANTE AU
QUÉBEC (1945-1969) :
LE CAS DU JOURNAL *LE CARABIN* DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

Par
FRANÇOIS GAGNON

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
pour obtenir la
MAÎTRISE ÈS ARTS (Histoire)

Université de Sherbrooke
Décembre 2013

Composition du jury

La conscience internationale dans la presse étudiante au Québec (1945-1969) : le cas du journal *Le Carabin* de l'Université Laval

François Gagnon

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Louise Bienvenue, directrice de recherche
(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)
Patrick Dramé, autre membre du jury
(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)
Harold Bérubé, autre membre du jury
(Département d'histoire, Université de Sherbrooke)

RÉSUMÉ

À travers ce mémoire, nous avons tenté de répondre à la question suivante : comment évolue et se module la conscience internationale dans la presse étudiante au Québec de 1945 à 1969 en étudiant le cas du journal étudiant *Le Carabin* de l'Université Laval. Pour répondre à notre interrogation, nous avons articulé notre argumentaire en trois parties. Trois chapitres qui démontrent à la fois l'évolution et la modulation de cette conscience internationale perçue à travers l'analyse du journal étudiant.

Dans un premier temps, nous verrons comment les étudiants québécois, à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, mettent sur pied des organisations s'inspirant des structures mises en place par les dirigeants de l'époque (ONU, Plan Marshall, Plan Colombo).

Ensuite, dans le deuxième chapitre, la conscience internationale se tourne vers les pays en processus d'autodétermination. Sans délaisser totalement les principes mis sur pied dans les années d'après-guerre, les pages du journal *Le Carabin* démontrent un intérêt pour les décolonisations. Intimement liés au contexte québécois de la Révolution tranquille, les étudiants voudront, tout en manifestant l'envie d'une plus grande autonomie, venir en aide aux pays qui tentent de se libérer du joug impérialiste. Le mouvement étudiant se radicalise.

Enfin, dans le dernier chapitre, nous verrons l'apogée de la conscience internationale. L'intérêt des étudiants se tourne désormais vers le syndicalisme de l'UGEQ qui porte une attention particulière à l'actualité internationale. Les États-Unis et la guerre du Vietnam seront au cœur des débats et manifestations et *Le Carabin* en fera abondamment mention. Le mémoire se conclut sur la chute momentanée de cet intérêt pour l'international, à la fin des années 1960, une réalité dont nous tenterons de comprendre les raisons.

Mots-clés : 1945-1969, *Le Carabin*, internationalisme, mouvement étudiant, Révolution tranquille, Université Laval, journalisme-étudiant

REMERCIEMENTS

Des remerciements s'imposent considérant qu'on ne peut passer seul au travers de ce long processus ponctué de bonheur et de nombreux écueils.

D'abord et avant tout, j'aimerais remercier ma directrice, Louise Bienvenue, pour avoir, à la suite d'une activité de recherche semée en moi l'idée de poursuivre à la maîtrise. Mais aussi et surtout pour sa patience mainte fois éprouvée, sa rigueur et ses judicieux conseils qui m'ont permis de mener à terme ce mémoire auquel je tenais tant. Ensuite, à mon collègue et ami Laurent Rodrigue, qui m'a aidé à être admis au baccalauréat à l'Université de Sherbrooke, après plus de 8 ans d'absence sur les bancs d'école.

À mes parents et à ma sœur qui m'ont soutenu et encouragé tout au long de ce long cheminement.

À mes amis qui ont subi mes découragements et mes questionnements, mais qui ont aussi su souligner toutes mes avancées. Je ne compte plus le nombre de fois qu'ils m'ont demandé où j'en étais et quand j'allais terminer.

À mes collègues du Loubards qui m'ont permis de me changer les idées plus souvent qu'autrement, vous êtes ma deuxième famille!

À mes correctrices, Marie-Claude et Marie-Dominique, merci!

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
Les étudiants vus par les historiens.....	3
Mai 1968 : 40 ans après	11
Problématique et hypothèses.....	13
Sources et méthodologie	15
Plan du mémoire.....	17
 CHAPITRE I.....	 19
Le journal <i>Le Carabin</i> et la conscience internationale dans l'après-guerre (1945-1955) : pacifisme, entraide et Guerre froide.....	 19
Introduction	19
1. Du nationalisme à l'internationalisme.....	21
1.1 La fin de la guerre et la sympathie pour les pays dévastés	26
1.2 Des mesures d'entraide : ONU, Plan Marshall, Plan Colombo	28
2. Les organisations universitaires d'aide internationale	32
2.1 À l'Université Laval : L'Entr'aide Universitaire International (EUI) et le Club des Relations Internationales (CRI).....	33
2.2 Au niveau national : Fédération Nationale des Étudiants des Universités Canadiennes (FNEUC).....	37
2.3 À l'international : l'Union internationale des étudiants (UIE).....	39
3. La Guerre froide	41
Conclusion.....	48
 CHAPITRE II Les étudiants de l'Université Laval et les décolonisations (1955-1963) : un nouveau combat	 51

Introduction	51
1. Une sensibilité à l'endroit des opprimés	52
2. Modification de la conscience internationale : les suites de Bandoeng et les décolonisations	54
2.1. La révolution algérienne dans <i>Le Carabin</i>	57
2.2. L'aide apportée prioritairement aux peuples menant un combat pour l'autodétermination	62
2.3. Laval et la Révolution hongroise	64
3. Les modèles internationaux et le statut sociopolitique de l'étudiant québécois	67
Conclusion.....	77
 CHAPITRE III Organisation, action et désenchantement (1964-1969)	79
Introduction	79
1. L'Union générale des étudiants du Québec et le syndicalisme étudiant	82
1.1. La mise en place de l'UGEQ	83
2. L'impérialisme américain et la guerre du Vietnam.....	86
Conclusion.....	98
 CONCLUSION	101
L'éclatement des associations étudiantes et l'épuisement de la conscience internationale.....	106
 BIBLIOGRAPHIE	109

Liste des sigles, abréviations et acronymes

ACS	Action catholique spécialisée
AGEL	Association générale des étudiants de l'Université Laval
AGEUM	Association générale des étudiants de l'Université de Montréal
CIE	Conférence internationale des étudiants
CUS	Canadian union of students
CRI	Club des relations internationales
EUM	Entr'aide universitaire mondiale (aussi EUI : Entr'aide universitaire internationale)
FLQ	Front de libération du Québec
FNEUC	Fédération nationale des étudiants universitaires canadiens
FNL	Front national de libération (Vietnam)
JEC	Jeunesse étudiante catholique
ONU	Organisation des Nations unies
PEN	Presse étudiante nationale
PQ	Parti québécois
PUC	Presse universitaire canadienne
RIN	Rassemblement pour l'indépendance nationale
SDN	Société des Nations
UGEQ	Union générale des étudiants du Québec
UNEF	Union nationale des étudiants de France
UIE	Union internationale des étudiants

INTRODUCTION

« As young students who had just arrived in university when the provincial Liberals came to power in 1960, and when major changes in Quebec's institutional structure began to take place, they lived with the confidence that they could change everything, influence all aspects of life, and incite the revolution – which had become their new purpose in life – by themselves.¹ »

Sean Mills, *The Empire Within: Montreal, the Sixties, and the Forging of a Radical Imagination*, 2007.

La crise du « Printemps érable » de 2012, connue comme étant la plus importante mobilisation étudiante de l'histoire québécoise, a encouragé les dirigeants à instaurer un « Sommet sur l'éducation supérieure » afin de discuter de l'orientation de l'éducation au Québec, notamment en ce qui concerne les frais de scolarité et afférents ainsi que la gestion des universités. Désormais, les étudiants québécois désirent plus que jamais s'insérer dans le processus décisionnel et démontrent une réelle envie de réfléchir aux questions de gestion et d'objectifs éducatifs. L'époque où les décisions se prenaient sans les consulter est révolue, si l'on se fie du moins à la présence des leaders étudiants à la table de concertation du Sommet sur l'éducation supérieure.

¹ Sean Mills, « The Empire Within: Montreal, the Sixties, and the Forging of a Radical Imagination », Thèse de doctorat (histoire), Kingston, Queen's University, 2007, 432 p.

Contestation sociale d'envergure, cette grève a démontré la force mobilisatrice du mouvement étudiant québécois, tout en s'attirant une sympathie estudiantine mondiale. En effet, en appui au mouvement québécois, des manifestations ont été organisées à New York, Paris, Toronto, Vancouver et même jusqu'en Islande, etc.². Par ailleurs, dans le but d'appuyer leurs revendications en ce qui concerne les droits de scolarités, les grandes associations étudiantes ne se sont pas privées de comparer leur situation à celle des autres pays. Un coup d'œil dans les journaux étudiants nous permettrait sans doute de constater que, durant la mobilisation étudiante du « Printemps érable », les journalistes-étudiants ont, à plusieurs occasions, cité des exemples provenant d'ailleurs pour légitimer ou expliquer leurs décisions et leurs actions militantes.

Cette grande contestation qui a saturé pendant de longs mois l'espace public au Québec semble avoir eu des impacts sur le monde de l'éducation, certes, mais également sur la société en général. D'ailleurs, notons de suite que les mécanismes de mobilisation utilisés ressemblent à plusieurs égards à ceux qui seront analysés dans ce mémoire qui portera sur la conscience internationale dans la presse étudiante au Québec de 1945 à 1969. Les étudiants utilisent effectivement des thèmes et des outils mobilisateurs semblables à ceux employés par les étudiants des années cinquante et soixante et force

² Plusieurs articles de grands journaux québécois et internationaux abordent la facette des appuis aux étudiants québécois. En voici une courte recension : <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/International/2012/05/11/010-chili-etudiants-appui.shtml>, <http://journalmetro.com/actualites/national/113634/200-parisiens-marchent-en-soutien-aux-etudiants/>, <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/International/2012/05/11/010-chili-etudiants-appui.shtml>, http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2012/05/09/printemps-erable-les-etudiants-quebecois-reconduisent-la-greve_1698673_3222.html.

est d'admettre que les étudiants d'aujourd'hui et ceux de l'après-guerre ne sont pas si différents. Autrement dit, si le combat diffère, les armes demeurent les mêmes.

Les étudiants vus par les historiens

En s'intéressant à l'histoire des mouvements étudiants, on remarque rapidement que l'intérêt des universitaires pour le sujet est plutôt récent. Bien que l'on retrouve dans les années 1970 et 1980 quelques ouvrages abordant la thématique, c'est surtout au tournant des années 2000 que le sujet semble interpeller les historiens. À l'exception de quelques auteures telles que Nicole Neatby, Louise Bienvenue et Karine Hébert qui ont étudié la thématique étudiante avant les années 1960, on observe que les recherches, pour une bonne part du moins, prennent pour point de départ les années 1960 comme si le mouvement n'existait pas auparavant. La recension des ouvrages traitant des mouvements étudiants nous a aussi amené à élargir notre lecture au-delà des frontières québécoises. Ainsi, il nous sera possible de voir comment on analysait ces mouvements à l'extérieur du Québec.

Parmi les études pionnières publiées au Québec et portant sur le mouvement étudiant, citons de prime abord le dossier spécial de la revue *Recherches sociographiques* de 1972 qui abordait la politisation du mouvement étudiant dans les années 1960³. Paul R. Bélanger et Louis Maheu introduisaient le numéro de revue par

³ *Recherches sociographiques*, vol.13, no 3, 1972, « Idéologies et politiques étudiantes », p. 309-404.

une analyse de la réforme de l'éducation au Québec en 1964 dans le contexte de création du ministère de l'Éducation⁴.

Une décennie plus tard, en 1982, Pierre Bélanger écrit la première véritable synthèse sur l'histoire du mouvement étudiant au Québec⁵. Son étude contient une multitude d'informations, mais peu d'analyse toutefois. Il s'agit, principalement, d'une chronologie du mouvement étudiant au Québec de 1960-1983. Pour la période qui nous intéresse, Bélanger démontre qu'au cours des années 1960, le mouvement étudiant adopte « le syndicalisme comme méthode de fonctionnement et de pensée⁶ ».

Il faut attendre plus d'une quinzaine d'années avant que de nouvelles études historiques sur le mouvement paraissent. Éric Bédard publie en 1998 *Chronique d'une insurrection appréhendée*, un ouvrage dans lequel il étudie quatre universités montréalaises dans les années 1960, soit l'Université McGill, l'Université de Montréal, l'Université Sir John Williams et l'Université du Québec à Montréal dans le contexte de la crise d'octobre⁷. Son étude fait état de la crainte que ressentent des politiciens québécois devant le radicalisme du mouvement étudiant dans le contexte de ces perturbations politiques. Bédard soutient l'idée selon laquelle les politiciens de l'époque auraient surévalué l'organisation et la contestation des mouvements étudiants

⁴ Paul R. Bélanger et Louis Maheu, « Pratique politique étudiante au Québec » *Recherches sociographiques*, vol. 13, no 3, 1972, p. 309-342.

⁵ Pierre Bélanger, *Le mouvement étudiant au Québec : son passé, ses revendications et ses luttes*, Montréal, Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec, 1984, 208 p.

⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁷ Éric Bédard, *Chronique d'une insurrection appréhendée : La crise d'Octobre et le milieu universitaire*, Québec, Septentrion, 1998, 199 p. Du même auteur notons aussi, « L'idéologie syndicale étudiante : du discours à la pratique : le cas de l'AGEUM (1950-1969) », *Bulletin du RCHTQ*, vol. 21, no 1, hiver 1995, p. 13-21.

montréalais : « Sans association nationale, aucune structure n'est en mesure de lancer un mot d'ordre ou de susciter un véritable soulèvement⁸ ». Cet ouvrage met donc en lumière la fin de notre période; c'est-à-dire celle où les associations étudiantes éclatent véritablement, mais aussi sur la place grandissante de cette jeunesse dans l'espace public. En faisant état de la crainte des politiciens face au radicalisme du mouvement, Bédard démontre que les étudiants ont maintenant une voix et qu'ils se font entendre. C'est aussi ce que nous tenterons de démontrer dans ce mémoire.

Certes, les années 1930 à 1950 précèdent l'amplification de la mobilisation étudiante. S'il était courant de taxer les étudiants de cette période d'apolitiques, les travaux de Louise Bienvenue et de Nicole Neatby nous démontreront le contraire. Si les étudiants de cette époque s'intéressent à la vie universitaire (sport, activités, conférences), ils jettent aussi un regard sur divers enjeux sociaux et politiques et, entre autres, s'intéressent aux questions internationales. À ce propos, Neatby remarque deux tendances chez les étudiants de l'Université de Montréal : l'une, plus conservatrice, se veut inhérente à la tradition franco-catholique, c'est-à-dire fidèle à la doctrine de l'Église, tandis que l'autre, plus ouverte sur le monde, se veut résolument moderniste. Par contre, Neatby souligne une tendance généralisée chez les étudiants de l'après-guerre :

En fait, se sentant préoccupés par les débats qui entourent la sécurité mondiale, les leaders étudiants développent des velléités pacifiques et ils adhèrent à une foi internationaliste. [...] Ils estiment que pour

⁸ Bédard, *Chronique d'une*, p. 184.

maintenir la paix, les individus doivent sortir de leurs cadres nationaux et œuvrer désormais au plan supranational⁹.

Dans l'ouvrage de Louise Bienvenue paru en 2003, on comprend que la Jeunesse étudiante catholique (JEC), issue de l'Action catholique spécialisée est, pour la jeunesse, importante à plusieurs niveaux¹⁰. Son analyse démontre que, dès la fin des années trente et tout au cours des années quarante, la jeunesse entre en scène¹¹. Par exemple, en se dotant de nombreuses structures médiatiques, la JEC se fait entendre sur la place publique. Ce mouvement, principalement établi dans les collèges classiques, trouve certains échos dans les sphères universitaires. Sa présence via le journal *Vie étudiante* et la Corporation des escoliers griffonneurs en témoigne. Fondée par la JEC, la Corporation des escoliers griffonneurs deviendra au début des années soixante, la Presse étudiante nationale qui sera très active au sein des universités. Ces structures médiatiques se présentent, selon Bienvenue, comme « des lieux d'une prise de parole des jeunes¹² ». La JEC devient ainsi, selon l'historienne, précurseur du mouvement étudiant des années 1950-1960 grâce à ses prises de position récurrentes sur la place publique, notamment par ses critiques acerbes envers les principes rétrogrades de

⁹ Nicole Neatby, *Carabins ou activistes : L'idéalisme et la radicalisation de la pensée étudiante à l'Université de Montréal au temps du duplessisme*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999, p. 40.

¹⁰ Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène : L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions Boréal, 2003, 291 p.

¹¹ Sur cette question précise de l'affirmation de la jeunesse comme catégorie sociale, on consultera aussi : Yolande Cohen, *Les jeunes, les socialismes et la guerre*, Paris, l'Harmattan, 1989, 253 p. Au Québec on retrouve : Michel Bock (dir.), *La jeunesse au Canada français : formation, mouvements et identité*, Ottawa, PUO, 2007, 269 p. Bernard Fournier, « S'engager dans la Jeunesse étudiante catholique dans les années quarante » Bernard Fournier et Raymond Hudon (dir.), *Jeunesses et politique : Tome 2 Mouvements et engagements depuis les années trente*, Québec, PUL, 1994, p. 185-205. Madeleine Gauthier, « Le mouvement étudiant des années soixante comme aspect du mythe de la Révolution tranquille au Québec » *Jeunesses et politique (...)*, p. 233-255.

¹² Bienvenue, *Quand la jeunesse*, p. 72.

Duplessis et du clergé québécois. Qui plus est, dans le chapitre s'intitulant « Une classe d'âge universelle¹³ », Bienvenue met de l'avant la conscience internationale de l'Action catholique spécialisée (ACS). « S'il est un trait dominant de la pensée des mouvements d'Action catholique spécialisée dans l'après-guerre, c'est bien l'obsession de s'ouvrir au vaste monde.¹⁴ ». Ce type d'internationalisme s'inscrit dans le contexte de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, lequel paraît marqué par un dégoût du nationalisme exacerbé durant la guerre. Par ailleurs, les thèmes abordés se rapportant à cette conscience internationale sont nombreux dans les journaux jécistes; on y discute de politique internationale, d'indépendance de l'Inde, de la Guerre avec la Russie, du sort des jeunes en Indochine, etc.

La fin des années 1960 est une période riche en événements. Au Québec, la radicalisation de la mobilisation étudiante marque la mémoire collective, comme le démontre Jean-Philippe Warren dans son récent ouvrage *Une douce anarchie : Les années 68 au Québec*¹⁵. Le sociologue analyse la posture anarchiste, figure emblématique, à son sens, de cette période de turbulence. Cette posture, comme l'expose Warren, a une influence sur le façonnement des utopies et tient un rôle sans commune mesure avec son poids politique réel. Alors que, durant les années 1950, les étudiants désiraient essentiellement participer au processus de décision, Warren rappelle, à la suite de plusieurs historiens, que c'est véritablement dans les années 1960 qu'une

¹³ *Ibid.*, p. 191-241.

¹⁴ *Ibid.*, p. 191.

¹⁵ Jean-Philippe Warren, *Une douce anarchie : Les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, 311 p.

radicalisation s'opère dans le discours des mouvements étudiants¹⁶. Warren dresse cependant un portrait critique de la jeunesse étudiante et remarque que si plusieurs idées sont émises, peu de mobilisation concrète est perceptible :

Pourtant, loin d'être tous survoltés et révoltés, ceux qui sont nés dans les années 1940 se révèlent étonnamment dociles. Si, pendant les années 1950, on avait pu définir la jeunesse comme un groupe qui se rebellait sans raison (comme dans le film *Rebel Without a Cause*, mettant en vedette James Dean), la première moitié des années 1960 peut être décrite, jusqu'à un certain point, comme une période où une série de causes sociales et politiques importantes n'arrivent pas à susciter l'intérêt de la jeune génération.¹⁷

Néanmoins, les événements de mai 1968 en France, poussant ainsi un peu plus loin la lutte qui s'était d'abord développée aux États-Unis au début de la décennie, ont eu une influence indéniable sur le mouvement au Québec, observe encore Warren¹⁸.

Karine Hébert, pour sa part, dans son analyse longitudinale intitulée *Impatient d'être soi-même*, examine la construction identitaire des étudiants montréalais de 1895 à 1960¹⁹. L'auteure choisit l'analyse comparée pour examiner l'identité des étudiants de l'Université de Montréal et de l'Université McGill. Une place centrale, mais non unique, est accordée à la jeunesse comme élément fondamental et constant de la représentation que ces étudiants se font d'eux-mêmes. Son analyse démontre qu'après la guerre, les étudiants se font de plus en plus entendre et qu'ils s'expriment au nom de l'ensemble de

¹⁶ Dans l'historiographie du mouvement étudiant au Québec, beaucoup d'historiens font débiter ces mouvements dans les années soixante.

¹⁷ Warren, *Une douce anarchie*, p. 50.

¹⁸ Pour un point de vue régional sur les mouvements étudiants on consultera également : François Landry, « Mélez-vous de vos affaires...mais mélez-vous-en » *Le mouvement étudiant à l'Université de Sherbrooke (1955-1982)*, Mémoire de maîtrise (histoire), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2005, 181 p.

¹⁹ Karine Hébert, *Impatient d'être soi-même : Les étudiants montréalais, 1895-1960*, Québec, PUQ, 2008, 290 p.

la jeunesse. En outre, dans les années 1950, « lorsqu'ils tentent de se définir en tant que classe sociale, les étudiants de l'Université de Montréal adoptent une vision particulière de la société qui les incite à prendre en compte la classe ouvrière et à s'en rapprocher²⁰ ». Au terme de son étude comparative éclairante, l'auteure conclut qu'il n'y a pas d'identité étudiante commune à l'Université de Montréal et à l'Université McGill.

En 2008 paraît un dossier spécial du *Bulletin d'histoire politique* ayant pour titre : « Les mouvements étudiants des années 1960²¹ ». Jean-Philippe Warren signe l'entrée en matière et relève que « les études historiques sur les mouvements étudiants au Québec et au Canada commencent à peine à recevoir l'attention qui leur est due²² ». Par la suite, Jean Lamarre brosse l'historique de l'Union générale des étudiants du Québec et sa perspective internationale²³. L'auteur cherche à savoir pourquoi une nouvelle organisation accorde tant d'importance aux questions internationales alors qu'elle n'a pas encore prouvé sa crédibilité. L'historien prouve qu'en s'intéressant aux questions internationales, l'UGEQ cherchait « à conjuguer nationalisme et internationalisme » afin de mobiliser les étudiants à la question nationale²⁴. À partir de 1967-68 toutefois, l'UGEQ délaisse progressivement la question internationale pour se concentrer sur le Québec, observe l'auteur. Cette analyse de la trajectoire de l'UGEQ est

²⁰ *Ibid.*, p. 208.

²¹ *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no 2, hiver 2008, « Les mouvements étudiants des années 1960 », p. 9-136.

²² Jean-Philippe Warren, « Présentation du dossier : Des carabinades aux carabines » *Bulletin d'histoire politique*, p. 9.

²³ Jean Lamarre, « “ Au service des étudiants et de la nation ” L'internationalisation de l'Union générale des étudiants du Québec (1964-1969) », *Bulletin d'histoire politique*, p. 53-73.

²⁴ *Ibid.*, p. 67

pertinente en ce qui concerne notre étude et nous tenterons de pousser plus loin ce constat²⁵.

Enfin, dans une note de recherche signée Ivan Carel qui clôt le dossier du *Bulletin d'histoire politique*, l'auteur met de l'avant une avenue de recherche prometteuse : la perspective internationaliste dans la recherche sur le mouvement étudiant. À ce propos, Carel souligne que la recherche sur cette perspective internationale en est aux balbutiements et que les études portent principalement sur trois axes : le phénomène de l'affirmation de la jeunesse comme groupe social, le bouillonnement politique et idéologique, et le contexte de prospérité économique et de croyance dans le progrès²⁶. Or, toujours selon Carel, la voie de l'internationalisme est ouverte à des recherches historiques plus approfondies, « le travail consistant à déceler les influences internationales qui se sont exercées sur le Québec de la Révolution tranquille reste encore largement à faire²⁷ ». C'est précisément à ce travail d'élucidation des influences internationales que nous nous adonnerons dans cette étude. S'il est un événement qui a une réelle portée internationale, c'est sans doute Mai 1968 en France et un peu partout sur le globe. Les études autour de cette crise nous permettent d'observer une certaine simultanéité des événements.

²⁵ Il faut aussi souligner le mémoire de maîtrise d'Alexandre Leduc sur la mise en place du syndicalisme étudiant de l'UGEQ dans lequel il souligne le lien intime que développent l'Union et la presse étudiante : Alexandre Leduc, *UGEQ : centrale syndicale étudiante. L'idéologie syndicale au sein de mouvement étudiant québécois des années 1960*, mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université du Québec à Montréal, mars 2010, 205 f.

²⁶ Ivan Carel, « Note de recherche : Les années 1960 : émergence d'une perspective internationaliste » *Bulletin d'histoire politique*, p. 133.

²⁷ *Ibid.*, p. 134. Dans le même filon, on peut consulter : Jean Lamarre et Magali Deleuze. « Le Québec des années 1960 : Influences extérieures et héritage » dans *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, no 1, automne 2006, p. 101-108.

Mai 1968 : 40 ans après

Quarante ans après les épisodes de mai 1968, une autre vague d'écrits au sujet des étudiants a déferlé. Une nouvelle tendance est d'ailleurs perceptible dans l'historiographie plus récente du sujet. Désormais, il n'est plus question d'analyser le phénomène strictement d'un point de vue national, mais de l'appréhender dans une perspective globale en l'inscrivant dans la convergence de l'anti-impérialisme, de l'anticolonialisme et du syndicalisme. Cette convergence, laisse penser que les étudiants de partout avancent dans la même direction. Diane Létourneau apporte sa contribution à la recherche inscrite dans cette nouvelle perspective dans l'ouvrage dirigé par Patrick Dramé et Jean Lamarre. L'auteure suggère l'idée d'une certaine simultanéité autour de mai 1968²⁸. Elle propose d'analyser cet événement selon trois temporalités, trois moments différents dans l'évolution des sociétés autour de 1968. D'abord, une temporalité dite « de la fin »; c'est-à-dire un cycle lié à la fin des luttes sociales qu'elle associe notamment aux États-Unis. Ensuite, la temporalité « de l'instant », valable quant à elle pour l'Europe orientale et le Mexique, qui démontre que les luttes de masses sont possibles même dans les régimes autoritaires ou totalitaires. Enfin, une temporalité « du début », marquée par un imaginaire de révolution qu'on retrouve au Québec, en Italie et en France, et dans laquelle la convergence des mouvements populaires, étudiants et travailleurs offre, aux yeux des acteurs, la possibilité d'une révolution²⁹.

²⁸ Patrick Dramé et Jean Lamarre (dir.), *1968, des sociétés en crise : une perspective globale*, Québec, PUL, 2009, 204 p.

²⁹ Diane Lamoureux, « 1968 : Un tournant dans les réflexions sur la transformation sociale » dans Patrick Dramé et Jean Lamarre (dir.), *1968, des sociétés*. p. 31-44. Pour avoir un point de vue mexicain voir :

Dans le même ouvrage, Emmanuelle Loyer étudie, selon les nouvelles orientations historiographiques, l'expérience de 1968 sans se restreindre à la comparaison des espaces de contestation mais plutôt « en examin[ant] les liens, les transferts de représentations communes et de valeurs, les logiques d'entraînement, d'imitation; voire enfin ce qui résiste au transnationalisme³⁰ ». Elle soumet l'idée selon laquelle la simultanéité des mouvements est rendue possible grâce à la plus grande circulation des idées et à l'émergence de la nouvelle gauche. Selon Loyer, les événements de 1968 sont à la fois communs et différents pour chacun des mouvements qui y participent. Elle termine d'ailleurs son article en soulignant :

[...] qu'il y a des circulations, des thèmes de mobilisation et des répertoires devenus communs, mais que chaque pays, voire chaque ville, peut produire un espace de contestation et une temporalité de la révolte qui lui sont bien particuliers.³¹

On le constate, les événements de 1968 sont essentiels dans l'historiographie du mouvement étudiant et, comme nous l'avons vu, les récentes études sur la question ont bien souligné leur dimension transnationale. À ce stade, il nous semble essentiel de revenir sur les propos de Jean Lamarre qui aborde très justement la conjugaison du nationalisme et de l'internationalisme au sein de la pensée du mouvement étudiant. S'ouvre alors une avenue intéressante pour la recherche que nous tenterons d'emprunter dans notre étude. Au constat de Lamarre s'ajoutent deux facteurs importants à considérer

Nicole Langlois, *Révolte étudiante, état et répression au Mexique : Le mouvement de 1968*, mémoire de maîtrise (histoire), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1997, 169 p.

³⁰ Emmanuelle Loyer, « Mai 68 dans le monde : internationales, transnationalisme et jeux d'échelle » dans Patick Dramé et Jean Lamarre (dir.), *1968, des sociétés*. p. 8.

³¹ *Ibid.*, p. 17.

dans l'analyse : l'identité et l'autodétermination. En effet, nous croyons que les étudiants des années 1950 et 1960 sont en pleine construction identitaire et cela à deux niveaux; d'une part, la reconnaissance du statut d'étudiant et, d'autre part, la reconnaissance de leur identité québécoise. Ces deux niveaux traduisent un désir d'autodétermination. Dès lors, les étudiants s'abreuvent d'idées, s'intéressent, manifestent une sensibilité face à différentes causes internationales. Les conflits planétaires propulsent leur quête identitaire et alimentent les questions liées au nationalisme nouveau de la société québécoise.

Tous ces facteurs conjugués font ressortir un désir évident d'autodétermination au sein du mouvement étudiant. Cependant, cette sensibilité ne se limite pas à la quête étudiante proprement dite. Par effet d'identification, semble-t-il, on voit se dessiner un désir d'appuyer plusieurs nations qui tentent de se défaire du joug lié à une présence étrangère (Vietnam, Cuba, différents pays africains, etc.), ce qui interpelle vivement les étudiants des mouvements internationaux. Or, nous sommes en présence d'un paradoxe, ou plutôt d'une dualité identitaire : un désir de s'ouvrir à l'altérité, d'élargir sa conscience internationale et une soif de trouver son identité d'étudiant proprement québécois.

Problématique et hypothèses

Ce mémoire vise à comprendre le développement de la conscience internationale dans la presse étudiante au Québec de 1945 à 1969. Pour ce faire, le journal de

l'Université Laval, *Le Carabin*, sera analysé. Précisément, l'étude cherchera à saisir la forme évolutive que prendra cette conscience internationale de même que son intensité variable au cours de la période étudiée. Nous verrons d'abord la manière dont circulent les idées dans le mouvement, ce qui nous permettra de cerner les groupes et associations auxquels adhèrent les étudiants au niveau de l'Université Laval, d'abord, là où le journal est implanté, mais aussi à l'échelle provinciale, nationale et internationale. Ensuite, les enjeux et les principes de ces groupes seront relevés afin de comprendre pourquoi la conscience internationale semble connaître un déclin à la fin de la période étudiée, soit autour des années 1967 à 1969.

Pour répondre à cette question de recherche, plusieurs pistes de réponses seront explorées et validées. Comme on l'a évoqué plus haut, pour bien saisir comment se développe la conscience internationale dans le mouvement étudiant au Québec, il importe de saisir le phénomène dans sa complexité. Les éléments puisés ailleurs dans le monde répondent et alimentent, en effet, la question étudiante proprement québécoise. Le nationalisme, tel que vécu durant la Deuxième Guerre mondiale, a marqué de façon péjorative l'imaginaire collectif. Après la guerre, *entraide* et *pacifisme* sont devenus les mots d'ordre pour plusieurs groupes, ainsi qu'en témoigne notamment la création de nouvelles organisations internationales telles que l'ONU, ou encore, les efforts systématiques de reconstruction que sont les Plan Marshall et Colombo. Au Québec, dans l'effervescence de la période étudiée, la jeunesse étudiante est démographiquement imposante et bien engagée dans une construction identitaire. Dans ce contexte, la conscience internationale au sein du mouvement étudiant québécois, et plus précisément dans le contexte de l'Université Laval, semble connaître deux phases de développement.

D'abord, les années cinquante qui sont marquées par la reconstruction d'après-guerre et l'imminence d'une guerre froide, ce qui entraîne une collaboration et une entraide des étudiants québécois dirigés à l'endroit des étudiants du monde. Dans les années soixante, cette conscience internationale se traduira davantage par une sensibilité à l'égard des victimes de différents conflits liés, entre autres, au processus de décolonisation et à la guerre du Vietnam. Notre étude indiquera que, dans tout ce travail d'éveil et d'engagement international, le mouvement étudiant québécois ne fait pas cavalier seul. Un peu partout en Amérique, en Europe, en Asie et en Afrique la jeunesse s'agite au même moment.

Sources et méthodologie

Organe de communication bien établi dans le monde universitaire depuis le début du XXe siècle, le journal étudiant informe notamment ses lecteurs des activités sur le campus, mais aussi de l'actualité, nationale et internationale. C'est un véritable lieu de confrontation des idées significatives pour les cohortes universitaires, qu'il s'agisse des positions de l'association étudiante, de celles des éditorialistes ou de celles des étudiants impliqués ou non dans le mouvement. Même si, concrètement, c'est une minorité d'étudiants qui écrit au sein de ces publications, l'expression des idées est, potentiellement du moins, accessible à tous grâce aux espaces réservés à l'opinion des lecteurs. Ainsi, c'est parce qu'il donne une prise intéressante sur la dynamique idéologique changeante du mouvement étudiant que nous avons choisi de faire porter

notre étude sur un journal étudiant québécois incontournable bien que fort peu étudié à ce jour, *Le Carabin* de l'Université Laval.

Le 27 septembre 1941 marque la naissance du journal étudiant *Le Carabin*. Publié durant l'année universitaire, soit de septembre à avril, en raison de deux fois par mois, il devient hebdomadaire en 1968. *Le Carabin* est chapeauté par l'Association générale des étudiants de l'Université Laval (AGEL) et propose des articles s'intéressant aux activités sur le campus, tel que les sports, les expositions artistiques et les activités extra-universitaires, mais également à l'actualité provinciale, nationale et internationale.

D'un point de vue méthodologique 615 articles ont été retenus pour la période sur laquelle porte notre mémoire, soit 24 ans. Pour les années de 1945 à 1969, nous avons ainsi dépouillé la totalité des éditions du journal *Le Carabin*. Et pour effectuer cette recension, nous avons ciblé tous les articles traitant principalement de l'international, mais également de l'identité étudiante, du nationalisme ou de l'autodétermination. Par ailleurs, sans être retenus de manière systématique, des articles d'actualité ont été utiles pour observer les intérêts des journalistes. D'autre part, les lettres d'opinion ont permis de mieux tâter le pouls des étudiants en général et les éditoriaux ont permis d'observer le point de vue du journal sur l'actualité. En somme, il est question d'observer comment les messages des journalistes, des leaders ou des simples étudiants, sont contestés, approuvés ou discutés. Il sera donc possible de discerner les divergences ou les convergences entre les discours.

De toute évidence, l'analyse de l'émergence de la conscience internationale est une avenue prometteuse et c'est pourquoi nous tenterons de faire ressortir de façon claire la manière dont la conscience internationale et l'autodétermination sont intégrées aux discours du mouvement dans la presse étudiante. Bref, nous verrons quelle utilisation les étudiants font de ces concepts.

Plan du mémoire

Pour répondre adéquatement à nos interrogations de recherche, ce mémoire sera divisé en trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous orienterons notre analyse sur le contexte d'après-guerre. Dès la fin de la Deuxième Guerre, l'internationalisme prend le relais du nationalisme, qui, exacerbé durant cette guerre, perd de sa popularité. Il sera, entre autres, question des groupes à vocation internationale présents à l'Université Laval. Les activités de ces groupes sont bien détaillées dans le journal *Le Carabin*. En outre, l'héritage culturel de la religion catholique au Québec est aussi perceptible dans la gestion, la coordination et le choix de ces groupes d'aide.

C'est autour de 1955 que débute le deuxième chapitre. À partir de la conférence de Bandoeng, tenue cette année-là, on note un réel déplacement de la conscience internationale chez les étudiants de l'Université Laval. L'autodétermination devient, à partir de 1955, l'attribut principal de cette conscience. Si le pacifisme et l'entraide demeurent toujours présents, une sensibilité plus marquée envers les peuples victimes du colonialisme se développe de manière manifeste. Nous étudierons différentes

associations et amalgames d'idées qui sont faits au sein du *Carabin* au cours de cette période : le passé de *colonisé* du peuple Québécois, la situation particulière du Québec à l'intérieur du Canada, de même que celle de l'étudiant au sein de la structure hiérarchique universitaire.

Enfin, le troisième chapitre sera divisé en deux grands points. D'abord, on y analysera la mobilisation autour de la guerre du Vietnam. À partir de 1964, en effet, les États-Unis envahissent le Vietnam Nord. Les étudiants californiens du campus de Berkeley se mobiliseront pacifiquement pour contester l'ordre établi. Les moyens d'action de ces derniers seront repris par les étudiants québécois et l'heure sera aux manifestations, aux « sit-in » et aux « teach-in ». Les étudiants québécois se joindront ainsi au courant généralisé de critiques houleuses envers les positions américaines. Un nombre impressionnant de titres dédiés à la cause vietnamienne affubleront les premières pages du *Carabin*. Cette effervescence ne durera pas et la deuxième partie du chapitre examinera le déclin de la conscience internationale qui survient autour de 1968-1969 dans le journal étudié. Ce détachement est-il lié à l'éclatement de toutes les associations étudiantes (UGEQ, AGEUM et AGEL) ou plutôt à l'utopisme de leurs revendications ? Nous tenterons d'y répondre dans ce dernier chapitre.

CHAPITRE I

Le journal *Le Carabin* et la conscience internationale dans l'après-guerre (1945-1955) : pacifisme, entraide et Guerre froide

La fin de la guerre a mis un terme non équivoque à notre âge d'or. Il s'agira pour la classe étudiante, comme pour toutes les classes de la société, de gagner la paix, et c'est là un problème assez grave.

Charles Blais, *Le Carabin*, 26 octobre 1945¹

INTRODUCTION

Dans ce premier chapitre, nous désirons aborder la période qui suit immédiatement la fin de la Deuxième Guerre mondiale. L'avènement de cette ère amène son lot de mesures et de nouvelles perceptions du monde. L'heure n'est plus à la confrontation, mais au pacifisme et à l'entraide, si l'on se fie, du moins, à l'opinion générale que formulent alors les étudiants. Or ce constat sera, à plus d'une occasion, éprouvé tout au long de la décennie qui suit la fin de la guerre. Sous les auspices d'un certain utopisme, les étudiants ne considèrent plus seulement la société dans laquelle ils évoluent, ils lèvent les yeux et regardent maintenant le monde. Ils désirent connaître leurs pairs étudiants et leurs voisins immédiat ou lointain. Encouragés entre autres par les mesures de redressement mises en place, telles que l'ONU et le Plan Marshall, la

¹ Charles Blais, « C'était l'âge d'or », *Le Carabin*, 26 octobre 1945, p.1.

vision du monde des étudiants s'étend maintenant au-delà des frontières prescrites. Le désir de ne pas reproduire les mêmes erreurs que leurs aînés, mêlé au goût pour la paix et l'entraide, ainsi que la création d'un mouvement étudiant mondial, sont autant d'éléments qui modifient la pensée étudiante dès la fin de la Deuxième Guerre. C'est donc autour de cette problématique que sera orchestré ce premier chapitre.

On verra d'abord ce que l'on entend par ce passage d'une conscience nationaliste vers une conscience qui s'apparente davantage à de l'internationalisme. Il ne faut pas voir ce changement comme un rejet total du nationalisme canadien-français, mais bien comme un état dans lequel se placent les étudiants en réaction à la Deuxième Guerre. Dans un deuxième temps, nous aborderons les mesures de redressement (ONU, Plan Marshall, Plan Colombo) créés à la suite du conflit pour organiser la reconstruction des pays dévastés, ainsi que pour préserver la paix et la sécurité. Inspirés de ces plans, les étudiants mettent aussi sur pied leurs propres organisations. Sous des principes de pacifisme et d'entraide, plusieurs associations sont actives au sein du monde universitaire, qu'elles soient organisées directement à l'Université Laval ou encore qu'elles relèvent de structures nationale ou internationale. Toutes jouent un rôle important dans le développement de la conscience internationale chez les universitaires de l'Université Laval. En troisième lieu, nous verrons un autre élément central discuté abondamment dans le journal *Le Carabin*, soit la Guerre froide. Bien entendu, on y relate l'actualité liée à cette opposition idéologique et politique, mais on émet aussi des opinions à son propos. On observera aussi que se déroule, à l'intérieur même du monde universitaire, une sorte de mini-Guerre froide. En effet, le clivage Est-Ouest est un

obstacle de taille à la « bonne entente » des étudiants membres de l'Union internationale des étudiants.

L'élément central de ce premier chapitre s'articule donc autour du passage d'une conscience exclusivement nationale vers une conscience qui, à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, se porte davantage vers l'international. Nous entendons donc démontrer ce constat qui, selon nous, est un élément central des préoccupations des étudiants de l'Université Laval à l'instar des étudiants du monde en général. En effet, la lecture du *Carabin* confirme constamment cette dimension.

1. Du nationalisme à l'internationalisme

Dès 1945-1946 se développe, à l'intérieur des mouvements de jeunesse, un sentiment de dégoût à l'égard des comportements des États ayant participé au deuxième conflit mondial. La manifestation d'un nationalisme exacerbé durant cette Deuxième Guerre a permis à la jeunesse étudiante de révéler un élément particulièrement intéressant. En ce sens, on note, tel que vu dans l'historiographie de la jeunesse et des mouvements étudiants, une modification de leur pensée. Ils démontrent, en effet, davantage une ouverture sur le monde qu'un repli sur soi. Cette nouvelle orientation ressemble, à plus d'un égard, à de l'internationalisme. Il ne faut pas voir en cette tendance un rejet total du nationalisme traditionnel, mais bel et bien un état dans lequel la jeunesse désire maintenant évoluer. Afin de mieux saisir comment cette nouvelle orientation s'installe et évolue, nous verrons par le biais des ouvrages de Nicole Neatby

et de Louise Bienvenue ce qu'il en est². Ces deux auteures ont abordé la facette internationale des étudiants dans leurs travaux.

Cet intérêt marqué des étudiants pour la chose internationale, perçu dans l'historiographie, s'inscrit plus généralement dans le mouvement d'affirmation de la jeunesse au sein de la société. Cette période de transition, que l'on peut appeler « la jeunesse », est le passage obligé entre l'enfance et la vie d'adulte. Or, dans l'après-guerre, cette jeunesse tend de plus en plus à se dissocier d'une position sociale subordonnée pour prendre une place active dans la société. Pour ce faire, on remarque que la jeunesse, et principalement la population étudiante, s'impose comme groupe social crédible en s'insérant dans le débat public. Celle-ci questionne et critique les positions prises par les dirigeants et tente de trouver des solutions pour que la société fonctionne mieux. Parce qu'après tout, c'est cette jeunesse qui occupera éventuellement les postes de commande au sein de la société québécoise.

Plus que jamais, après la Deuxième Guerre mondiale et les atrocités vécues, les étudiants sentent un urgent besoin de rétablir l'ordre mondial. À ce propos, Louise Bienvenue souligne que cette jeunesse, nouvellement reconnue par les gouvernements, manifeste un désir de s'ouvrir au vaste monde :

La fièvre internationaliste qui s'empare des mouvements de jeunesse dans les années d'après-guerre semble avoir une double origine. Elle

² Nicole Neatby, *Carabins ou activistes : L'idéalisme et la radicalisation de la pensée étudiante à l'Université de Montréal au temps du duplessisme*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999, 264 p. et Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène : L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions Boréal, 2003, 291 p.

est suscitée, d'une part, par une volonté très vive de reconstruire l'ordre mondial sur des assises pacifiques solides. Le vœu est fait que, par la multiplication des réseaux de solidarité internationaux de jeunes, puisse s'ériger un rempart protecteur contre toute éventuelle vague de nationalisme exacerbé. Stimulé par le perfectionnement des moyens de communication, le « goût » de l'international chez les mouvements de jeunesse est également induit par un esprit de compétition à l'égard de l'internationalisme prolétarien.³

La combinaison de la place nouvellement acquise par la jeunesse dans la société et les effets du pacifisme et de l'entraide apportés par la fin du conflit armé sont des traits spécifiques des organisations de jeunesse et, plus spécifiquement, des associations étudiantes de l'après-guerre. Ce constat a aussi été observé par Nicole Neatby. Cette dernière soutient qu'à la suite de la Deuxième Guerre, les étudiants se mobilisent autour d'idéaux internationalistes. En analysant le journal étudiant de l'Université de Montréal, elle souligne que « l'information glanée dans le *Quartier Latin* et dans les autres sources disponibles révèle en même temps que ces jeunes s'engagent dans toute une série d'organisations de coopération et d'entraide étudiantes locales, nationales et internationales.⁴ » Il est aussi possible d'ajouter que se développe dans l'après-guerre une conscience internationale considérable, les étudiants manifestent, également, le désir de créer un réseau de contacts et de circulation des idées à travers le monde universitaire. La jeunesse étudiante s'ancre bel et bien dans l'espace public et compte véritablement prendre une place au sein de celle-ci. Alors que les étudiants universitaires, quelques années auparavant, étaient encore perçus comme des carabins,

³ L. Bienvenue, *op. cit.*, p.193.

⁴ N. Neatby, *op. cit.* p. 38.

c'est-à-dire plus enclins aux loisirs et aux divertissements qu'à un véritable engagement pour changer le monde, leur rôle semble en train d'évoluer considérablement⁵.

La jeunesse désire maintenant générer des idées qui lui sont propres. Le réseau de contacts ainsi créé par les échanges entre étudiants favorise cet élément. La crainte que l'histoire se répète par l'éclosion d'un troisième conflit mondial est une composante rassembleuse pour les étudiants. Tout en étant préoccupés par le bon fonctionnement du monde, les étudiants de l'Université Laval ne perdent pas de vue ce qui se passe chez eux. Ce n'est pas un rejet exclusif et total du nationalisme qu'expérimentent les étudiants, parce que celui-ci n'est pas considéré comme un mal en soi. Sur cet aspect, l'étudiant Pierre Laplante explique pourquoi il croit que le nationalisme perdra sa faveur au profit de la fraternité mondiale :

Je ne dis pas que la « nation » est un mal, et qu'il faut viser à niveler tous les particularismes nationaux qui agrémentent la surface du globe. Tout ceci est légitime et désirable.

Ce qui l'est moins, cependant, c'est cette tendance fort répandue, depuis un ou deux siècles, à élever la Nation sur le pinacle, à lui vouer une espèce de culte, à vouloir centrer sur elle toutes les activités d'un peuple.⁶

À plus d'une occasion, les journalistes du *Carabin* abordent, à l'intérieur d'articles à caractère international, des éléments se rattachant au Canada ou au Québec. La conscience nationale n'est donc jamais bien loin. À ce propos, le journaliste de l'Université Laval Paul-H. Lachance, dans un article sur l'importance d'un lien fort entre les cultures, insiste sur le rôle que doivent prendre les Canadiens français : « Notre

⁵ *Ibid.* p. 4-5.

⁶ Pierre Laplante, « Une nouveauté désuète : le nationalisme », *Le Carabin*, le 12 novembre 1947, p. 2.

peuple ne doit pas, aujourd'hui, demeurer un simple témoignage du passé mais investir son riche capital dans l'apport du progrès, travailler au remodelage de la conscience du monde⁷ ». Néanmoins, comme le souligne à juste titre Nicole Neatby, « c'est ce nationalisme qui est, pour eux, le déclencheur de la Deuxième Guerre mondiale et fait encore figure de menace de taille pour la sécurité de la planète⁸ ». En ce sens, l'orientation plus internationale prise par ces étudiants s'inscrit dans une certaine méfiance à l'endroit du nationalisme. Ils envisagent maintenant un monde où la paix règnerait. L'intérêt manifesté par l'étudiant Louis Robichaud pour la création d'un gouvernement mondial en est un indicateur :

Il semble que les peuples, poussés par un nationalisme outré se sont toujours préoccupés, presque unanimement, à fonder un pouvoir interne solide, alors que le souci d'une organisation internationale consistante leur a échappé. [...] C'est en face de ce grand problème, grave dans ses conséquences, que des juristes éminents préconisent aujourd'hui la création d'une fédération universelle de tous les états, à la tête de laquelle siègerait un véritable gouvernement supra-national et à qui serait confiée la lourde tâche de préserver la paix mondiale.⁹

En prenant ainsi position, les étudiants universitaires démontrent en quelque sorte leur désir que cessent les conflits liés entre autres au nationalisme exacerbé¹⁰ et leur crainte pour le monde de demain. Car demain, ce sont eux qui occuperont dans les postes de décisions. C'est en créant un réseau de contacts à l'échelle universitaire mondiale et en favorisant le dialogue entre leurs pairs étudiants que la cohésion entre les différentes nations sera possible. La rédaction du *Carabin* souligne l'importance pour

⁷ Paul-H. Lachance, « Un lien mondial de culture », *Le Carabin*, le 29 septembre 1948, p. 10.

⁸ N. Neatby, *op. cit.* p. 40-41.

⁹ Louis Robichaud, « Pour une Fédération Mondiale », *Le Carabin*, 30 avril 1947 p. 5.

¹⁰ Le nationalisme perçu et vécu durant la Deuxième Guerre est exacerbé au sens où il a engendré des réactions immondes et immorales dans la quête pour préserver le territoire et dans le traitement des vies humaines.

l'Université Laval de créer un bureau des relations extérieures : « Les étudiants de Laval ne peuvent rester isolés dans leur coin. Les liens de solidarité entre les universités du Canada et du monde se resserrent de plus en plus, et cela crée une force à laquelle nous avons tout avantage à participer¹¹ ».

1.1 La fin de la guerre et la sympathie pour les pays dévastés

Le processus amenant le développement d'une sensibilité internationale plus aiguë chez les étudiants québécois entraîne tout naturellement ces derniers à s'intéresser aux peuples ayant souffert de la Deuxième Guerre mondiale. Plusieurs éléments favorisent cet intérêt. D'abord, le Québec de l'après-guerre demeure une société fortement imprégnée par la tradition catholique, fonctionnant sur des principes de charité et d'aide au prochain. S'ajoute à cela une conjoncture économique favorable. En effet, la guerre a fait en sorte de relancer l'économie qui, en latence depuis la Crise économique des années 1930, tardait à redémarrer. De plus, « à cause des privations de la crise, puis du rationnement décrété pendant la guerre, [les Québécois] ont dû reporter à plus tard l'achat de biens de toutes sortes, mais en particulier de biens durables [...]»¹². Le faible taux de chômage et la croissance du PIB au Canada placent les Québécois dans une situation plutôt confortable¹³. À cela, il convient d'ajouter un élément supplémentaire qui caractérise la fin du second conflit mondial, le *babyboom*.

¹¹ « Une Commission des Relations Extérieures » *Le Carabin*, 17 décembre 1947, p. 1.

¹² Paul-André Linteau, René Durocher et al., *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930 Tome II*. Montréal, Boréal compact, 1989, p. 203.

¹³ Jacques Paul Couturier, *Un passé composé : Le Canada de 1850 à nos jours*. Moncton, Éditions d'Acadie, 2000, p. 273.

Dans *La Génération lyrique*, François Ricard explique clairement le contexte dans lequel baigne cette génération :

La guerre se termine et les hommes comme les femmes sont enfin démobilisés ou le seront prochainement. Leur pays appartient au camp des vainqueurs. Avec leurs alliés, ils ont réussi à terrasser l'ennemi, à repousser le mal, et leurs valeurs – liberté, tolérance et pitié – ont prévalu. Les voici parmi les nouveaux maîtres du monde, du côté de ceux à qui il revient désormais de construire l'avenir.¹⁴

Comme l'explique Ricard, le monde leur appartient. Les jeunes de cette génération n'ont pas vécu, comme les Européens, l'atrocité de la guerre en direct. Donc, si pour les peuples européens la fin de la guerre signifiait la reconstruction, pour d'autres populations, telles que le Québec, cela signifiait la relance d'une économie qui tardait à redémarrer¹⁵.

Ainsi combinées, la persistance de la tradition catholique et la relance de l'économie amènent les sociétés épargnées par la guerre à se tourner vers les sociétés dans le besoin. Les sociétés occidentales auxquelles se joint le milieu étudiant s'impliquent dans la reconstruction des pays durement touchés par la Guerre. L'aide aux sinistrés du dernier conflit mondial canalise donc beaucoup de ressources. Ces éléments sont notamment perceptibles dans toutes les séries de mesures de redressement, créées dans l'après-guerre, ayant pour but de ramener un certain ordre mondial et tenter de préserver la paix.

¹⁴ François Ricard, *La génération lyrique : Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*. Montréal, Boréal, 1992, p. 17.

¹⁵ F. Ricard, *op. cit.*, p. 18-19.

1.2 Des mesures d'entraide : ONU, Plan Marshall, Plan Colombo

Comme nous l'avons évoqué dans la partie précédente, des mesures d'entraide sont mises sur pied dans le but d'organiser, d'orchestrer ces élans d'empathie envers les pays durement touchés par le deuxième conflit mondial afin de faire en sorte que de telles atrocités ne puissent se reproduire dans le futur¹⁶. Dans cette sous-seconde section, nous verrons un peu plus en détail quelles sont ces organisations et comment les perçoivent les étudiants de l'Université Laval dans les pages du journal *Le Carabin*.

L'Organisation des Nations Unies (ONU)

Nous débuterons donc avec l'organisme le plus significatif de toute cette vague, l'Organisation des Nations unies. Palliant en quelque sorte les échecs de la Société des Nations, l'ONU est mise sur pied à la suite de la Deuxième Guerre dans le but de sauvegarder la paix et de préserver la sécurité des nations. Des cendres de la SDN est donc née l'ONU qui tentera donc de réussir là où la SDN a fléchi.

Cette renaissance a lieu en 1945; son texte fondateur, la Charte des Nations unies, est signé à San Francisco le 26 juin 1945. Les pays adhérant à cette organisation s'engagent « à pratiquer la tolérance, à vivre en paix l'un avec l'autre dans un esprit de bon voisinage, à unir leurs forces pour maintenir la paix et la sécurité internationale

¹⁶ Certes, le conflit a créé une onde de choc à travers le monde et des efforts majeurs sont faits pour éviter une nouvelle conflagration, mais c'est un monde qui est encore en armes et où des tensions majeures de toutes sortes subsistent.

[...] ¹⁷ » Les pages du *Carabin* font écho à cet événement d'envergure. Ce que l'on retient surtout c'est qu'à la différence de la SDN, l'ONU a une véritable portée internationale. Elle n'est plus, comme son ancêtre, centrée sur l'équilibre des puissances européennes. Il faut rappeler que les États-Unis avaient refusé de prendre part aux travaux de la SDN ¹⁸. Six ans après la fondation de l'organisation internationale, le journaliste étudiant Yves Coulombe souligne dans *Le Carabin* que, depuis sa création, l'ONU s'est démarquée à moult occasions dans le but d'imposer et maintenir la paix. Il note, entre autres, le cessez-le-feu négocié entre les Pays-Bas et la République indonésienne et le retrait des troupes françaises et britanniques en Syrie et au Liban. Coulombe s'efforce donc de démontrer qu'à de nombreuses occasions, l'ONU s'est démarquée pour le maintien de la paix. Toujours selon l'auteur, cette organisation n'est pas parfaite, cependant : « Les Nations-Unies ne constituent donc qu'une phase intermédiaire d'une évolution lente qui tendra à unifier le monde sous un Super-État dont il serait imprudent de prédire la forme et l'incidence ¹⁹ ». Malgré ces critiques, on semble encouragé de voir la création d'une telle organisation qui laisse présager un avenir meilleur.

Le Plan Marshall

Institué par les États-Unis, le Plan Marshall se veut comme une mesure d'aide pour la reconstruction de l'Europe à la suite de la Deuxième Guerre. Cet appui

¹⁷ Nations Unies : Collection des traités, « Charte des Nations Unies (déposée dans les archives du Gouvernement des États-Unis d'Amérique). San Francisco, 26 juin 1945 » consulté en ligne :

<http://treaties.un.org/doc/Publication/CTC/uncharter-all-lang.pdf>

¹⁸ Jacques Paul Couturier, *op. cit.*, p. 364-365.

¹⁹ Yves Coulombe, « Haro sur l'ONU », *Le Carabin*, Mercredi 21 février 1951 p. 5.

important, distribué sous forme de crédit, servait aux pays européens à s'approvisionner en importations en provenance des États-Unis. À première vue, cette aide paraît fort louable dans le contexte européen de l'après-guerre. Cependant, les journalistes du *Carabin* ne voient pas la chose du même œil. Mais pourquoi s'y intéressent-ils ?

Le territoire canadien, comme nous le savons, n'a pas été touché par la guerre. L'aide octroyée par ce plan ne touche pas directement le Canada. C'est la façon dont il fonctionne qui, selon les journalistes du *Carabin*, pose problème. En effet, dans les pages du journal, le Plan Marshall est présenté comme un exemple d'ingérence des Américains ou, pour reprendre leurs mots, « un point de départ aux États-Unis d'Europe²⁰ ». Pierre Laplante, dans un article plutôt sévère, souligne la crainte de voir le Canada se faire réserver le même sort que les pays d'Europe, à savoir la dépendance envers leur voisin du Sud. Ce constat, soutenu par Laplante, est mainte fois rapporté et ce, sans que le Plan Marshall ne soit nécessairement évoqué. On remarque qu'au cours de cette décennie, la dépendance croissante du Canada par rapport à la politique américaine soulève le mécontentement des journalistes de l'Université Laval. On critique ouvertement le fait que la politique canadienne se range souvent derrière la politique américaine.

Le Plan Colombo

Le Plan Colombo a été mis sur pied en 1950 par l'entremise des pays membres du Commonwealth dans le but de venir en aide économiquement et socialement aux

²⁰ Pierre Laplante, « Le Canada, absurdité géographique », *Le Carabin*, Mercredi 19 novembre 1947, p. 2.

pays du Sud-est asiatique. La fin des hostilités de 1945 n'a pas apporté les résultats anticipés dans cette région : l'émergence de la paix et le retour à une certaine stabilité politique. À la suite d'un colloque international ayant pour thème « Contributions et besoins de l'Est et de l'Ouest²¹ », les journalistes du *Carabin* abordent les éléments discutés lors de cette rencontre. Voici ce qui ressort des débats tenus lors de ce séminaire : « [l]'apport que l'on doit apporter pour y remédier doit avant tout se baser sur une donnée d'ordre naturel. Le vêtement, le toit, la nourriture, le feu sont quatre besoins impératifs que tout humain peut revendiquer comme un droit inaliénable²² ». On fait aussi ressortir quels sont les moyens à privilégier pour que les pays membres du Commonwealth mènent à terme le Plan Colombo :

Aussi importe-t-il que les pays plus aisés s'unissent dans un effort concerté pour faire face à cette crise immédiate des pays sud [sic] et sud-est de l'Asie. La plus féconde base de coopération entre les diverses civilisations doit être un effort commun pour rencontrer les besoins matériels des pays qui vivent dans le besoin. Les causes de [sic] guerre sont de natures variées et parfois obscures, mais il n'en demeure pas moins vrai que le maintien de la paix est étroitement lié au développement économique et social à travers le monde.²³

De manière plus générale, le journal étudiant perçoit la création d'organismes internationaux d'un bon œil. Cependant, ses rédacteurs questionnent et critiquent sévèrement le fait que ces groupements laissent de côté le particularisme culturel et religieux des pays dans le besoin. La journaliste Andrée Morin du *Carabin* ne manque pas de souligner que ces organismes en sont à leurs premières armes et qu'on doit leur

²¹ Andrée Morin, « En marge du Seminar international : L'Est et Nous », *Le Carabin*, Jeudi 11 octobre 1951 p. 3.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

laisser le temps de prendre véritablement leur envol. On remarque des lacunes dans le financement de ces mesures d'aides. À ce propos, les journalistes du *Carabin* de l'Université Laval soutiennent, à la suite des ordonnances émises par l'ONU, que la création d'un « Fonds monétaire international » serait le bienvenu. Le financement de ce fonds serait entre autres facilité par le désarmement de l'après-guerre. Dans *Le Carabin*, on avance en effet que « [s]i l'on considère que les dépenses militaires occidentales s'élèvent à 85 milliards de dollars par an, une coupure de 10 à 15 pour cent dans ces dépenses suffirait à briser le cercle vicieux des pays sous-développés et amorcer ainsi leur développement.²⁴ »

Quoi qu'il en soit, malgré les hésitations et les erreurs commises par ces organismes internationaux, les étudiants voient en ces mesures de l'espoir pour un monde meilleur et plus juste. C'est aussi dans cet esprit que sont mises de l'avant, par l'entremise étudiante, différentes organisations d'aide internationale à l'intérieur des universités qui s'inspirent, à bien des égards, des modèles nouvellement établis par leurs aînés.

2. Les organisations universitaires d'aide internationale

Plusieurs organisations manifestent une conscience internationale au sein du monde universitaire. Les étudiants du monde semblent avoir à cœur le bon fonctionnement de la planète. En s'impliquant ainsi dans de nombreux organismes, ils

²⁴ Jean-Guy Ferland, « Nous ne sommes pas le centre du monde : L'échec des organismes internationaux ? », *Le Carabin*, Jeudi 28 février 1957 p. 3.

démontrent qu'ils s'intéressent aux problèmes de leur époque et ils tentent également d'établir leur futur sur des bases saines et solides. Afin de mesurer l'ampleur des mesures créées par les étudiants universitaires dans la période d'après-guerre, nous aborderons les organisations présentes à l'Université Laval et nous analyserons comment celles-ci sont décrites dans le journal *Le Carabin*.

Comme nous l'avons souligné plus tôt, la jeunesse ayant acquis une nouvelle reconnaissance aux yeux du gouvernement provincial, elle prend maintenant une part de plus en plus active dans la société québécoise. Cela lui permet aussi de définir sa propre identité. En effet, on remarque que cette jeunesse, du moins celle qui s'engage dans le militantisme étudiant, désire participer aux actions et aux idées privilégiées dans les organisations telles que l'ONU. Que ce soit des institutions créés et gérées par des étudiants à l'intérieur même des universités ou encore des organismes ayant des résonances au niveau national et international, toutes ont une importance capitale dans l'organisation et l'évolution de la pensée étudiante d'après-guerre en ce qui à trait à la conscience internationale.

2.1 À l'Université Laval : L'Entr'aide Universitaire Internationale (EUI) et le Club des Relations Internationales (CRI)

Deux organismes traitant de la question internationale sont mis sur pied à l'Université Laval : l'Entr'aide universitaire internationale et le Club des Relations internationales. Par leurs différences, ils sont tous deux intéressants à observer. En effet,

ils n'ont pas les mêmes objectifs et la même manière d'aborder les questions internationales.

Le Québec catholique de l'après-guerre teinte l'orientation idéologique de l'Entr'aide universitaire internationale. Cet organisme, qui se veut officiellement non confessionnel, prône tout de même les préceptes encouragés par la charité chrétienne, tels que les idéaux de pacifisme et d'entraide. Il s'agit d'une organisation d'ampleur internationale ayant des cellules dans plusieurs universités du monde, fonctionnant indépendamment l'une de l'autre. Comme le mentionne Nicole Neatby, à l'échelle mondiale, l'EUM²⁵ « administre les fonds recueillis parmi les 47 pays membres et coordonne les programmes à l'échelle internationale²⁶ ». Toujours selon Neatby, les étudiants membres de l'EUM pouvaient accorder « un appui matériel à leurs homologues de pays étrangers dévastés par la guerre. Il s'agit en quelque sorte de faire fonctionner un « Plan Marshall » à l'échelle universitaire²⁷ ». Les fonds ainsi recueillis par les étudiants servent aussi à financer les voyages d'études dans le but de participer à des colloques et/ou des conférences sous l'égide de l'Entr'aide internationale. C'est une fois de plus l'occasion, pour eux, de mieux comprendre le monde qui les entoure. Voici un extrait d'un des articles du journal *Le Carabin* qui définit cette organisation :

Nous voulons libérer notre pays d'une conception trop égoïste de ses intérêts et l'enrichir de contacts avec la culture des autres pays.

²⁵ L'Entr'aide universitaire internationale est présentée sous différentes appellations et acronymes. En ce sens, l'EUM signifie l'Entr'aide universitaire mondiale et l'EUI signifie l'Entr'aide universitaire internationale. Dans le journal *Le Carabin* cette association est plus souvent nommée l'Entr'aide universitaire internationale ou EUI.

²⁶ N. Neatby, *op. cit.*, p. 51.

²⁷ *Ibid.*, p. 52.

L'E.U.I. est bien préparé à cette tâche. C'est un groupement de comités nationaux autonomes supportant un comité administratif international. Chaque pays est libre de bâtir son propre programme. Nous ne recevons aucune directive ou aucun programme de qui que ce soit hors du Canada. Nos intérêts sont canadiens. Nous participons aux activités internationales afin de nous stimuler par le contact des autres cultures afin aussi de montrer aux autres pays ce que les Canadiens accomplissent dans le domaine intellectuel.²⁸

Dans ce même article, l'EUI définit aussi le rôle du Canada en tant que nouvelle puissance internationale :

À ce nouveau prestige correspondent de nouvelles responsabilités. Nous devons à la fois développer une culture autonome dans le sens de nos traditions et connaître les besoins intellectuels des étudiants d'Europe et d'Asie. Dans le combat actuel des esprits, nous devons lutter pour la liberté de l'esprit.²⁹

De concert avec la section canadienne de l'EUI, les étudiants de Laval mènent des levées de fonds. À ce propos, le comité lavallois de l'Entr'aide Universitaire Internationale mène une campagne annuelle de souscription. L'objectif fixé pour l'année 1948 est d'un dollar par étudiant, ce qui permettrait à Laval d'offrir un montant total de 2000 \$³⁰. Afin d'encourager les étudiants à participer à cette campagne, le comité de l'EUI souligne que le confort dans lequel vivent les étudiants de Laval n'a pas d'équivalent dans les pays touchés par la guerre ; de plus, « l'aumône [...] contribuera directement à soulager les misères d'un étudiant comme vous »³¹.

²⁸ L'entr'aide universitaire internationale, « L'E.U.I. travaille à promouvoir la paix », *Le Carabin*, Mars 1949 p. 2.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ « L'I.S.S. en appelle à tous ! », *Le Carabin*, 25 février 1948, p. 6.

³¹ *Ibid.*

Le Club des relations internationales est un autre organisme d'importance de l'Université Laval dont les activités sont rapportées fréquemment par *Le Carabin*. Le CRI agit relativement selon les mêmes principes de paix et d'entraide que l'EUI. C'est le moyen d'action qui diffère. Le CRI participe de manière moins importante à la levée de fonds d'aide, mais il entend surtout jouer un rôle de première ligne concernant l'aspect éducationnel des questions internationales. Participer aux activités du CRI, c'est d'abord et avant tout assister à une kyrielle de conférences et ainsi avoir la chance de discuter et de débattre avec les spécialistes sur le sujet. Voici quelques exemples qui démontrent la diversité des conférences auxquelles les étudiants ont accès. Dans un rapport sur les activités du CRI, tiré du *Carabin*, on apprend que le 28 et le 29 mars 1949 ont lieu deux conférences du consul d'Espagne à Montréal : « L'Espagne, fondatrice du droit international moderne » et « L'actualité internationale d'Espagne ». M. Marian Heitzman, professeur d'histoire à l'Université de Cracovie, lors d'une autre allocution, aborde « La politique marxiste derrière le rideau de fer »³². Ce n'est là que quelques exemples, puisque chaque année plusieurs conférences sont organisées par ce club. C'est aussi l'occasion, dans ce même cadre, de favoriser la discussion entre leurs pairs étudiants sur des problèmes internationaux d'actualité.

Mis sur pied, à l'Université Laval en février 1949, le Club des relations internationales se définit comme un « cercle d'étude ayant pour but d'orienter l'intérêt de la classe universitaire vers la chose internationale³³ ». Ses moyens d'action sont très

³² Yves Coulombe, « Rapport du CRI » *Le Carabin*, 26 octobre 1949 p. 5.

³³ Yves Coulombe, « Structure du milieu : Le Club des Relations Internationale », *Le Carabin*, 26 octobre 1949, p. 5.

bien définis. De manière générale et récurrente, le CRI organise des réunions où les étudiants sont invités à participer activement en échangeant avec les conférenciers. D'une manière plus spontanée, le CRI utilise aussi la publicité pour attirer le public sur des sujets d'intérêt international. Ses dirigeants organisent des soirées publiques pour se familiariser avec des cultures étrangères et mettent aussi sur pied des voyages d'études, des manifestations, etc.

La mission du CRI, comme nous le voyons, est bien établie. Le comité veut, en quelque sorte, donner une option aux étudiants qui désirent pousser plus loin la réflexion par rapport à un sujet ou se forger une opinion. Le CRI explique qu'il est là « pour combler les carences qui existent chez nous [à l'Université Laval] autour du domaine international.³⁴ » Dans cette optique, le Club des relations internationales envisage de sortir du carcan et du mutisme traditionnel des étudiants pour leur faire connaître et comprendre ce qui se passe au-delà de leurs propres frontières.

2.2 Au niveau national : Fédération Nationale des Étudiants des Universités Canadiennes (FNEUC)

Au niveau national, il y a aussi une instance de première ligne. À la différence des deux associations abordées dans la section précédente, celle-ci ne se concentre pas seulement sur la dimension internationale. La Fédération Nationale des Étudiants des Universités Canadiennes représente la majorité des étudiants universitaires canadiens, tant aux niveaux national qu'international. C'est principalement à partir de cette

³⁴ Roland Ladouceur, « AU CRI : Des canadiens améliorés », *Le Carabin*, le 9 mars 1949, p. 5.

association que sont prises les décisions qui auront un impact sur les étudiants au Canada. La FNEUC joue aussi le rôle de représentant de la communauté étudiante canadienne à l'internationale. Nous laisserons de côté l'aspect strictement national des questions discutées à l'intérieur de cette association pour mettre en évidence les questions qui nous intéressent, soit, les positions et les intérêts qu'ils portent aux questions internationales.

La FNEUC encourage constamment la fraternité internationale chez les étudiants. Comme le souligne Nicole Neatby, les dirigeants de cette fédération entendent à :

- 1) Favoriser par tous les moyens possibles une meilleure entente entre les étudiants des universités canadiennes
- 2) Établir une plus grande coopération entre toutes les universités canadiennes dans le but de promouvoir les droits des étudiants, mais elle doit aussi fournir un moyen d'établir des relations internationales avec les groupements étudiants des autres pays.³⁵

Comme elle le souligne, cette fédération constitue bel et bien un moyen d'entrer en contact avec les étudiants qui se trouvent de l'autre côté du rideau de fer. Les étudiants veulent comprendre ce qui se passe véritablement à l'Est.

Au moment de la rentrée scolaire de septembre 1961, le journal *Le Carabin* présente l'ensemble des ressources et des organisations étudiantes afin de permettre aux nouveaux étudiants de s'y familiariser. Une page complète du journal paru le 21

³⁵ N. Neatby, *op. cit.*, p.65-66.

septembre de cette année-là présente la FNEUC³⁶. On y apprend donc que cette Fédération nationale a été fondée en 1926 et que les étudiants des universités canadiennes ne se réunissaient alors qu'une à deux fois par année. C'est sous l'égide de cette association d'étudiants qu'a été fondée en 1938 la Presse Universitaire Canadienne (PUC). Lors du déclenchement de la guerre en 1939, la FNEUC vivait une période difficile. Il faudra attendre 1947 avant qu'elle ne se remette véritablement sur pied. La fin de la guerre, le contexte d'entraide ainsi que le pacifisme font en sorte que pour la première fois en 1947, les 17 universités canadiennes en font partie. En 1948-1949 le nombre d'étudiants adhérant est de 65 000³⁷. À l'Université Laval, l'adhésion à la FNEUC est automatique. Chaque étudiant en fait donc partie. Dans les pages du *Carabin*, les activités de la fédération nationale sont abondamment rapportées, cependant, on discute peu de la position de Laval à l'intérieur de celle-ci. Il est tout de même possible d'admettre que les délégués de Laval, qui sont présents à chaque assemblée, font valoir les intérêts catholiques et francophones au sein de la FNEUC.

2.3 À l'international : l'Union internationale des étudiants (UIE)

Comme nous l'avons vu dans les parties précédentes, les étudiants ont à cœur le bon fonctionnement du monde et ils s'en donnent les moyens. À l'image de leurs aînés, ils se dotent de structures organisationnelles leur permettant d'échanger sur la condition du monde et de trouver des solutions pour que celui-ci fonctionne en harmonie. C'est sous ces principes qu'est fondée, à Prague en 1946, l'Union internationale des étudiants

³⁶ « Qu'est-ce que la FNEUC ? » *Le Carabin*, 21 septembre 1961, p. 3

³⁷ *Ibid.*

(UIE). Mise sur pied dans le but d'unir les étudiants de partout dans le monde, cette organisation connaît quelques problèmes de cohésion peu de temps après sa fondation.

Le contexte de Guerre froide qui teinte le monde à cette époque complique la bonne entente. Nous aborderons cet aspect plus en détail dans la section suivante, mais nous pouvons tout de même affirmer dès maintenant que ce sont des problèmes qui concernent les questions idéologiques qui s'étendent de part et d'autre du rideau de fer qui causeront des soucis. En dépit de ce problème, l'idée à la base de la création de cette association d'étudiants semble porteuse et plusieurs étudiants manifestent l'envie d'y prendre part. Plus de 72 pays d'un côté comme de l'autre du rideau de fer répondent positivement à l'appel lancé par les fondateurs de l'UIE. Sous des principes de pacifisme et de bonne entente, les jeunes universitaires, comme le mentionne Nicole Neatby, « se sentent capables de faire abstraction de leurs différentes origines nationales ou idéologiques et d'œuvrer en fonction d'objectifs communs³⁸».

Malgré ces nobles principes, les problèmes idéologiques resurgissent rapidement. L'on remarque, par l'analyse du journal *Le Carabin*, que l'affiliation des étudiants canadiens à l'UIE soulève des débats à l'intérieur même des murs de l'Université Laval. Deux camps s'affrontent. D'un côté, on retrouve des étudiants qui désirent participer aux activités de cette association malgré le fait que sa direction soit d'allégeance communiste; et de l'autre, on retrouve des étudiants qui refusent totalement l'adhésion à cette association. Dans la prochaine partie de ce chapitre, nous étudierons un peu plus en

³⁸ N. Neatby, *op. cit.*, p.67.

détail les problèmes éthiques que soulève cette association et les arguments donnés par les deux camps (celui en faveur de l'affiliation et celui qui est contre).

3. La Guerre froide

Avant d'amorcer cette partie, il s'avère important de faire un bref rappel des principaux fondements de la Guerre froide. Il n'est pas question d'expliquer dans le détail les moindres éléments de cette guerre, mais de voir, de manière générale, ce qui l'a déclenchée et pourquoi, à la suite d'un conflit sanglant comme la Deuxième Guerre mondiale, on s'engage dans une autre forme de guerre. En voyant ces éléments, nous comprendrons mieux pourquoi les étudiants de l'Université Laval se sentent interpellés par cette guerre et pourquoi ils vivent, à une échelle moindre, une sorte de « mini-guerre » à l'intérieur de la sphère universitaire mondiale qui rappelle celle de la Guerre froide. Ce conflit universitaire perçu à cette époque est causé, principalement, par l'orientation idéologique prise par l'Union Internationale des Étudiants.

Dès la fin des hostilités, en 1945, les sociétés occidentales s'engagent dans un conflit qui témoigne désormais de la bipolarité du monde. L'Est et l'Ouest s'affrontent dans une lutte à finir entre le communisme et la démocratie. Une lutte qui démontre les forces en présence et qui met de l'avant deux idéologies différentes où les deux parties tentent d'avoir raison. D'un côté, on retrouve les États-Unis et leurs ouailles qui cherchent à instaurer ou rétablir la démocratie et, de l'autre, l'Union soviétique qui implante son système politique, le communisme, et maintient ses armées dans les pays

d'Europe de l'Est et ceux de la mer Baltique³⁹. Les deux puissances représentent une menace de taille, chacune détenant l'arme nucléaire.

À la lecture du journal *Le Carabin*, on remarque que la Guerre froide interpelle beaucoup les journalistes étudiants, qu'il soit question de la Guerre en tant que telle ou encore des problèmes perçus et vécus dans le monde universitaire autour de l'orientation idéologique de l'UIE. Lorsqu'on analyse les facteurs qui posent problème au sein de cette union d'étudiants, on se rend rapidement compte que ce conflit est calqué sur le modèle de la Guerre froide. Encore une fois deux idéologies s'affrontent : le communisme et la démocratie. Chacun des deux camps désire, plus que jamais, s'imposer.

Nous avons repéré dans *Le Carabin*, pour la période de 1945 à 1954, pas moins d'une centaine d'articles abordant soit l'actualité liée à la Guerre froide, soit les problèmes touchant l'Union internationale des étudiants. Ces deux éléments sont liés. Une fois de plus, avec les conflits en présence pendant cette période, on remarque que les étudiants ont un souci important pour tout ce qui touche les questions internationales. Leur rêve de regrouper et d'unir tous les étudiants du monde est remis en doute. À la lecture de ces articles, quelques éléments ressortent.

Il faut d'abord comprendre que, dès la fin de la Guerre, les étudiants du monde émettent le désir de s'unir afin de favoriser les contacts, mais surtout de promouvoir la

³⁹ Jacques Paul Couturier, *op. cit.*, p. 364-365.

paix. La mise sur pied de l'Union internationale des Étudiants semble répondre, dès sa création, à ces aspirations. Par contre, l'organisation qui siège à Prague en Tchécoslovaquie est rapidement récupérée par des allégeances communistes. Si les choses étaient restées telles quelles, cela n'aurait pas fait tant de tapage. Les problèmes que font ressortir des étudiants de l'Université Laval sont principalement dus à l'intrusion et l'influence de groupements politiques non étudiants à l'intérieur de l'UIE. Dès lors, on reproche à l'organisation de délaissé la promotion de la condition étudiante en général au profit de la stricte propagande communiste⁴⁰. Les idées véhiculées par cette Union ne sont donc plus exclusivement étudiantes, mais elles sont aussi influencées par une politique de parti.

Comme les étudiants de l'Université Laval et de l'Ouest en général le scandent haut et fort, c'est l'éloignement de l'Union internationale des étudiants de la question strictement étudiante au profit de la politique partisane qui cause les problèmes de cohésion. On discute, dans *Le Carabin*, de nombreuses avenues possibles afin de régler ce conflit dans le but de maintenir les principes initiaux de l'UIE. Certains prônent la confrontation à l'interne; ils ne privilégient pas, de ce fait, un retrait de l'Union. Partant du constat que l'UIE, dès 1947, est sous l'influence de la politique communiste, les journalistes-étudiants de l'Université Laval soulignent que ce n'est pas une raison suffisante pour la quitter. Au contraire, disent-ils, il faut renforcer sa présence et présenter la vision des étudiants de l'Ouest. À ce propos, voici comment Henri Schmidt, un journaliste du *Carabin* voit la situation :

⁴⁰ Yves Coulombe, « L'Union Internationale des Étudiants définitivement aux mains des communistes » *Le Carabin*, 20 septembre 1950 p. 1.

Donc, en un mot, nous avons une tribune où nous pouvons exposer notre point de vue, celui d'étudiants chrétiens. Nous devrions saisir cette opportunité de faire entendre le message du Christ à ces innombrables jeunes infortunés, qui sans nous, ne l'entendront jamais.⁴¹

Le premier élément que l'on remarque à la lecture de cet extrait est l'influence du caractère religieux. Effectivement, l'Université Laval est, d'abord et avant tout, une université catholique. Il faudra attendre jusqu'en 1972 pour qu'un recteur laïc soit élu à la tête de cette institution⁴². Ce qui ressort est simple. Pour lutter contre l'UIE, il faut y être. Les étudiants de l'Ouest doivent s'engager activement au sein de l'Union et faire valoir leurs positions et leurs valeurs y compris religieuses.

À l'opposé, un autre groupe d'étudiants privilégie la scission de l'Union. En envisageant l'idée de retrait de l'organisation internationale, ces étudiants renforcent le principe de la Guerre froide en polarisant les forces en présence en deux blocs : l'Est et l'Ouest. Dans un article ayant pour titre « Pourquoi les étudiants communistes nous mettent à la porte⁴³ », l'auteur prend l'exemple des dirigeants d'État au cœur de la Guerre froide. Il souligne que les étudiants ont rejoint leurs aînés dans « la voie de la discorde⁴⁴ ». L'idéalisme dans lequel a été créé l'UIE semble s'éteindre rapidement et ainsi s'inscrire dans le contexte de l'époque. Après s'être privés de la voix que leur offrait la conférence de l'UIE de 1947, les étudiants de l'Ouest envisagent la création

⁴¹ Henri Schmidt, « Point de vue sur l'U.I.E. » *Le Carabin*, 27 mars 1950, p. 2.

⁴² Université Laval, « Origine et histoire » consulté en ligne : <http://www2.ulaval.ca/notre-universite/l-universite-laval-en-bref/origine-et-histoire.html> .

⁴³ Yves Coulombe, « Pourquoi les étudiants communistes nous mettent à la porte ? », *Le Carabin*, 4 octobre 1950 p. 2.

⁴⁴ *Ibid.*

d'un bloc indépendant. C'est lors de la conférence d'Édimbourg, au mois de décembre 1951, que les étudiants de 28 pays de l'Ouest envisagent la création d'une autre association appelée la Conférence internationale des étudiants (CIE). Ils décident alors :

1. La fondation d'un « secrétariat international étudiant de coordination » avec siège social en Hollande. Le statut du nouvel organisme le place sous la responsabilité d'un comité de contrôle choisi par la conférence. Ce comité groupe des représentants de cinq pays.
2. Une dernière tentative d'entente avec l'Union Internationale des étudiants. Seul groupement international du genre et dominé par les communistes.⁴⁵

Au final, il semble que les étudiants de Laval et du Canada demeurent au sein de l'UIE; dans un rôle d'observateurs dans cette union à défaut d'avoir un rôle de premier plan. Parallèlement, la présence de la CIE donne la possibilité aux étudiants de l'Ouest de faire progresser leurs idées sans toutefois pouvoir les exprimer au sein de l'UIE.

Un autre élément renforce aussi ce constat de « mini-Guerre-froide » à l'université : la question de l'échange entre étudiants russes et canadiens. L'origine du conflit est due à un étudiant de l'Université de Montréal, Denis Lazure, qui, dans le cadre d'un congrès tenu à Varsovie à l'été 1951, invite des étudiants russes à participer à un échange. Le but de son initiative était d'entretenir une relation de bonne entente avec les communistes. Après avoir consulté Moscou, les Russes acceptent la proposition de Lazure, tandis que le conseil exécutif de la Fédération nationale des étudiants universitaires canadiens la refuse.

⁴⁵ « L'Ouest vers une union libre », *Le Carabin*, 17 janvier 1952, p. 1 et 6.

C'est à ce moment que la crise prend de l'ampleur. Le *McGill Daily* et le *Varsity* de Toronto mènent une campagne en faveur de ce projet, tandis que les journaux de l'Université Laval et d'Ottawa s'opposent fermement à cet échange. Les nombreux articles que l'on retrouve dans *Le Carabin* autour de cette problématique confirment la position établie par les représentants de l'Association générale des étudiants de l'Université Laval à la FNEUC :

Les tenants du plan d'échange semblent s'illusionner sur la réussite probable et les résultats d'une semblable visite. Nous ne croyons pas pour notre part que l'on doive espérer des fruits réels d'un échange qui, compte tenu des méthodes et du plan général de propagande russe, pourraient fort bien servir contre nous.⁴⁶

Pour faire valoir leur point de vue, les journalistes du *Carabin* affirment qu'un tel échange ne mènerait à rien, ils soulignent que des initiatives semblables ont été tentées, entre autres par des étudiants anglais, sans le succès prévu initialement⁴⁷. Le coût d'une telle entreprise ne vaut donc pas la peine sans garantie de réussite. Dans le cadre de cette affaire, le journal de l'Université Laval souligne que la FNEUC devrait peut-être s'occuper un peu plus des enjeux nationaux au lieu de débattre d'un problème secondaire d'ordre international. Afin de s'assurer que cet échange ne se réalise pas, Laval, conjointement avec Ottawa, menace qu'elle quitterait la FNEUC si elle devait accepter l'échange avec les Russes. Cette mesure semble avoir porté ses fruits puisque l'initiative de Lazure fut finalement rejetée.

⁴⁶ J.-N. Tremblay, « Naïf ou complice ? (La visite des Russes) », *Le Carabin*, le 20 décembre 1951, p. 2.

⁴⁷ J.-R. Duval, « La F.N.E.U.C. revient au pays », *Le Carabin*, le 23 octobre 1952, p. 1.

Au-delà de toute la question liée à l'affiliation ou la désaffiliation à l'UIE ou sur la venue possible d'étudiants russes, un problème demeure au cœur de ces discussions : la démocratie ou le communisme, c'est-à-dire le débat central de la Guerre froide. Les étudiants se sentent interpellés, car ils craignent l'éclosion d'un troisième conflit mondial qui, cette fois, les impliquerait davantage. Ce serait eux qui seraient appelés au front si une autre guerre devait se déclarer. L'étudiant Fernand Dumont, futur sociologue de grande réputation, cerne clairement comment se sentent les étudiants : « [s]elon le cliché bien connu, les contribuables veulent savoir où va leur argent. La jeunesse a peut-être droit de savoir où bientôt ira son sang⁴⁸ ». C'est pourquoi l'objectif de paix est pour eux, plus important que jamais. En ce sens, il est intéressant de voir comment ils perçoivent le communisme. Dans un article de Claude Marcotte paru en 1952 ayant pour titre « Le communisme et nous⁴⁹ », l'auteur se demande si le communisme gagnera l'Amérique.

Dans ce texte empreint d'alarmisme, il souligne que le communisme s'implante dans les mouvements ouvriers des États-Unis. Toujours selon l'auteur, le Canada n'est pas à l'abri, « [n]ous devons, certes, nous entendre avec Moscou, et, à l'occasion, échanger des points de vue. Mais il faut prendre garde de faire le jeu de la Russie en favorisant son avènement parmi nous⁵⁰ ». Il ajoute aussi que :

⁴⁸ Fernand Dumont, « Quelle paix? », *Le Carabin*, 14 mars 1951, p. 1.

⁴⁹ Claude Marcotte, « Pouvons-nous l'accepter ? ou aimons-nous mieux la liberté ? Le communisme et nous », *Le Carabin*, 5 mars 1947, p. 2

⁵⁰ *Ibid.*

[n]ous ne pouvons pas aimer le communisme parce qu'il ne répond à aucune de nos aspirations légitimes, parce qu'il nous présente un mode de vie contraire aux habitudes de liberté auxquelles nous sommes, depuis toujours profondément attachés; parce que nous voulons toujours pouvoir dire tout haut ce que nous pensons; parce que nous aimons par-dessus tout et avant tout le Canada⁵¹

Conclusion

Vouloir s'intégrer au discours et à la vie publique, s'insurger contre le nationalisme exacerbé perçu pendant la Deuxième Guerre mondiale, manifester le désir de s'organiser et d'unir la population étudiante du monde, telles sont les raisons qui amènent les étudiants de l'Université Laval à s'intéresser à ce qui se passe au-delà des frontières. La conscience internationale ainsi manifestée à la suite du second conflit mondial est un élément primordial exprimé dans le journal étudiant de l'Université Laval, *Le Carabin*. À l'image des autres étudiants du Québec, du Canada et du monde en général, ils désirent, pour la plupart, travailler à unir la population universitaire du monde pour se donner une voix forte et tenter d'assurer un futur exempt de guerre et de conflits de toutes sortes.

Au terme de cette démonstration, nous constatons que les étudiants de l'Université Laval sont fortement imprégnés par la conscience internationale. On remarque, premièrement, que ce passage marqué par une conscience qui était auparavant davantage centrée sur des enjeux nationaux se modifie au profit d'une vision plus internationaliste, plus ouverte sur le monde. Les exemples de cet intérêt nouvellement

⁵¹ *Ibid.*

aiguisé, comme nous l'avons vu, sont nombreux. Ensuite, galvanisés par le contexte de l'époque, les étudiants s'inspirent des organisations telles que l'ONU, le Plan Marshall et le Plan Colombo pour mettre sur pied des organisations universitaires tournées vers l'entraide internationale et le pacifisme. Ces associations œuvrent sur de nombreux terrains, que ce soient en invitant des spécialistes lors de conférences, ou encore, lors de collectes de fonds afin de venir en aide aux pays touchés par la guerre ou pour tenter d'organiser et d'unir les étudiants du monde afin que cessent les inégalités, les guerres et les conflits liés au nationalisme exacerbé. Enfin, par les aspirations d'universalité perçues à travers la lecture et l'analyse du *Carabin*, nous pouvons noter qu'il est difficile, pour les étudiants, contraints dans un contexte de Guerre froide, d'unifier de façon solide et durable le monde étudiant. La crise décrite au sein de l'Union internationale des étudiants témoigne de cette situation.

En somme, les étudiants de l'Université Laval entrent de plein-pied dans cette ère nouvelle qu'est l'après-guerre. Ils démontrent un désir évident de prendre part activement aux problèmes vécus au sein de notre société et au sein des sociétés de façon générale. Les articles du journal *Le Carabin* sont résolument d'actualité et permettent d'accéder à de nombreuses composantes chères aux militants étudiants. Ce processus d'affirmation du mouvement étudiant québécois a des répercussions certaines sur son identité, qui se définit de plus en plus avec netteté. Si nous observons que la conscience internationale pour la période de 1945 à 1954 démontrait des éléments se rapprochant davantage de la tradition chrétienne d'entraide et de paix, les choses se modifient quelque peu dans la période qui suivra. L'affirmation de plus en plus évidente des peuples du tiers-monde gagne les devants de l'actualité. Les journalistes du *Carabin* ne

manqueront pas de s'y intéresser. La corrélation entre le désir de ces peuples de s'autodéterminer et la situation dans laquelle se trouvent les étudiants du Québec sera puissamment ressentie comme nous tenterons de démontrer dans le deuxième chapitre.

CHAPITRE II

Les étudiants de l'Université Laval et les décolonisations (1955-1963) : un nouveau combat

« Au lieu de vouloir apporter à ces pays une civilisation capitaliste et démocratique préfabriquée qui est loin de toujours leur convenir, laissons-les choisir eux-mêmes leur système économique et politique. Mais payons quand même nos dettes en leur fournissant les moyens techniques et financiers de leur relèvement. »

Gabriel Gagnon, *Le Carabin*, 23 février 1966¹

Introduction

Dans ce deuxième chapitre, la période à l'étude est débordante d'événements. La Deuxième Guerre étant maintenant terminée depuis une décennie, les pays dévastés se reconstruisent et les étudiants de Laval sont toujours aussi intéressés par l'actualité internationale. Cependant, un élément vient modifier la couverture internationale du journal *Le Carabin*. C'est à la suite de la Conférence de Bandoeng que les étudiants-journalistes de l'Université Laval expriment un intérêt marqué envers les pays en processus de libération. Comment expliquer ce nouveau combat? Deux raisons ressortent des articles du journal de l'université de la ville de Québec. D'abord, on observe que cet intérêt est mué par le rapprochement qu'établissent les étudiants entre les mouvements de décolonisation africains et la situation vécue par le peuple québécois. Il faut rappeler que

¹ Gabriel Gagnon, « Les cinquante sous de l'amitié internationale », *Le Carabin*, 23 février 1956, p. 4. L'auteur sera éventuellement le fondateur de la revue sociologique *Possibles*.

Maurice Duplessis est alors toujours au pouvoir mais que ses politiques sont de plus en plus critiquées, entre autres par les intellectuels et les organisations syndicales. Dans la foulée, le discours des leaders universitaires à Laval se radicalise; il évoque désormais le syndicalisme étudiant et la cogestion de l'Université. Par ailleurs, l'Union nationale des étudiants de France (UNEF), qui applique le modèle syndical aux associations étudiantes françaises depuis déjà une dizaine d'années, inspire les étudiants québécois.

Les mouvements de décolonisation et la radicalisation des étudiants-journalistes génèrent de nombreux articles à teneur internationale dans *Le Carabin*. Ces nouveaux intérêts qui modifient leur conscience ne signifient pas pour autant le rejet des préoccupations analysées au chapitre précédent; les étudiants continuent d'ailleurs de mener des campagnes de financement et d'envoyer de l'équipement aux pays dans le besoin. Toutefois, cette aide cible maintenant davantage les pays en processus d'autodétermination. De plus, le discours des étudiants de Laval est de plus en plus politique et s'éloigne du caractère « carabin » qui lui était souvent attribué. Aussi, les nombreux combats menés dans la période qui précède et celle qui accompagne la Révolution tranquille se retrouvent dans les pages du journal.

1. Une sensibilité à l'endroit des opprimés

Dans le chapitre précédent, on a observé que la conscience internationale des étudiants de l'Université Laval s'articulait autour des victimes de la Seconde Guerre mondiale. À partir de 1955, les étudiants de Laval s'intéressent de près à la vague de

décolonisation. En outre, les victimes de la colonisation inspirent beaucoup les étudiants-journalistes et bon nombre d'articles seront consacrés à leur sujet dans *Le Carabin*. Toutefois, pour une raison que l'on explique mal, le journal étudiant de Laval n'aborde que sommairement la Conférence de Bandoeng qui est pourtant un rassemblement d'importance réunissant la presse internationale². On remarque néanmoins que les étudiants-journalistes de l'Université Laval sont interpellés par des thématiques en lien avec cette conférence, notamment, la question de l'indépendance de l'Algérie et de ses relations avec la France.

À partir de 1955, les journalistes du *Carabin* s'intéressent aussi au sort des étudiants hongrois, à la guerre de Corée ainsi qu'aux problèmes de l'Asie et de l'Afrique du Nord. En somme, ils se passionnent pour la plupart des pays en processus d'autodétermination et sont constamment à l'affût de nouvelles entourant la Guerre froide. Après la Conférence de Bandoeng, les étudiants de Laval sont nourris par l'émancipation de certaines nations. Ils souhaitent que leurs paroles et leurs gestes soient entendus, tout comme le désirent les nombreux acteurs à l'œuvre dans les mouvements d'autodétermination dans le monde.

Les nombreuses manifestations d'autodétermination inspirent les journalistes lavaliers et leur niveau de conscience continue de s'élever à l'échelle internationale. C'est du moins ce que nous prouvent les nombreux articles du *Carabin* parus entre 1955 et 1963.

² Marc Michel, *Décolonisation et émergence du tiers-monde*, Paris, Hachette, 2005, p. 157.

2. Modification de la conscience internationale : les suites de Bandoeng et les décolonisations

Que s'est-il véritablement passé à Bandoeng? On accole souvent à cette conférence le qualificatif « d'éveil » des peuples du tiers-monde³. Au-delà de cette reconnaissance du tiers-monde et des quelques sujets traités durant la conférence de Bandoeng, les journalistes du *Carabin* se demandent quelle position adopter devant ce nouveau phénomène des décolonisations.

Étant conscients des nombreux actes de libération et d'émancipation, notamment en Algérie et dans les pays du Sud-est asiatique, les étudiants québécois ne peuvent faire autrement que de lier ces événements à leur propre quête d'autodétermination nationale et étudiante. Par exemple, Jean Saucier, un étudiant en médecine, souligne la dépendance canadienne aux capitaux américains et affirme que « nous commençons à comprendre l'attitude des pays sous-développés devant l'invasion de capitaux étrangers⁴ ». Dans un article paru le 12 décembre 1957, Paul Jolin résume quant à lui les sujets abordés lors de la Conférence des affaires internationales tenue à l'Université McGill qui avait pour objectif de discuter de l'attitude du Canada envers les problèmes internationaux. Selon le résumé de Jolin, « les délégués semblaient être d'accord pour dire qu'il nous fallait nous libérer de l'influence grandissante des U.S.A et que le meilleur moyen était de resserrer les liens du Commonwealth⁵ ». Pour sa part, Gilles Blais, un étudiant en Droit, souligne que l'apport des capitaux américains a certainement contribué au développement du

³ Bien que l'expression « tiers-monde » soit aujourd'hui connue de tous, elle a été utilisée pour la première fois autour de 1950 pour désigner les peuples africains et asiatiques dits « sous-développés ».

⁴ Jean Saucier, « Coca-colonialisme », *Le Carabin*, 26 septembre 1956, p. 4.

⁵ Paul Jolin, « La conférence des affaires internationales », *Le Carabin*, 12 décembre 1957 p. 3.

Canada, mais que « la proportion qu'ils prennent dans notre économie fait que toutes nos richesses sont plus ou moins sous le contrôle américain⁶ ». On observe donc que la Conférence de Bandoeng et la vague des décolonisations, de même que le contexte particulier de la genèse du nationalisme québécois, opèrent un véritable changement de la conscience internationale des étudiants de l'Université Laval qui écrivent dans *Le Carabin*.

Rappelons d'abord quelques éléments de contexte pour bien situer les interventions des journalistes du *Carabin*. Selon l'historien Marc Michel, « s'il n'y avait eu un extraordinaire déploiement de la presse internationale, peut-être que la conférence afro-asiatique n'aurait-elle pas eu l'écho qu'elle a suscité⁷ ». Des journalistes de partout dans le monde avaient, en effet, été dépêchés à Bandoeng en 1955 pour couvrir cette conférence. Déjà, quand on jette un œil du côté de la *Charte des Nations unies*, on remarque que dès 1945, le terrain est préparé pour cette conférence. En effet, le premier article de la Charte stipule qu'il faut désormais « développer entre les nations des relations amicales fondées sur le respect du principe de l'égalité de droits des peuples et de leur droit à disposer d'eux-mêmes, et prendre toutes autres mesures propres à consolider le monde⁸ ». À la lumière de ce principe, on comprend mieux pourquoi, dix ans après cette résolution, de plus en plus de pays prennent le chemin de l'affirmation nationale. On ne peut plus empêcher la population internationale d'ignorer la présence de ces peuples. Guy Bourassa du *Carabin* souligne en effet que :

⁶ Gilles Blais, « Ingérence américaine », *Le Carabin*, 17 avril 1958, p. 2.

⁷ Jean Saucier, « Coca-colonialisme », *op.cit.*

⁸ Nations Unies : collection des traités, « Charte des Nations unies », San Francisco, 26 juin 1945, consulté en ligne : <http://treaties.un.org/doc/Publication/CTC/uncharter-all-lang.pdf>.

Si, dans le passé, les circonstances ont été favorables à l'impérialisme, nous devons aujourd'hui élargir notre point de vue et considérer ces Asiatiques et ces Africains non comme de perpétuels esclaves, mais bien comme d'autres hommes qui ont les mêmes droits que nous à la vie.⁹

Bien que Bandoeng ait eu une influence modeste dans l'immédiat, elle marque néanmoins un moment important qui changera la perspective du monde¹⁰. Sans le moindre doute, la Conférence a permis d'observer le remplacement d'« un neutralisme fortement anti-européen par un anticolonialisme qui appelait de nouvelles étapes dans la décolonisation, cette fois en Afrique¹¹ ».

Le recul des puissances coloniales traditionnelles telles que la France et la Grande-Bretagne dans le sillage de l'affirmation des peuples du tiers-monde est renforcé par la crise de Suez. En effet, de nouvelles puissances s'affirment durant ce conflit caractérisé par un sentiment antioccidental. Si la Conférence de Bandoeng n'a pas permis de démontrer une certaine unité entre les différents peuples des pays décolonisés, la crise de Suez dévoile quant à elle un recul et une certaine vulnérabilité des puissances traditionnelles.

⁹ Guy Bourassa, « ... Et le globe tourne toujours ... », *Le Carabin*, 26 janvier 1956, p. 6.

¹⁰ La conférence de Bandoeng est considérée comme l'acte de naissance du Tiers-monde qui se positionne en acteur à part entière sur la scène internationale.

¹¹ Marc Michel, *op. cit.*, p. 161.

2.1. La révolution algérienne dans *Le Carabin*

Le cas de l'Algérie, pour un, a fait couler beaucoup d'encre et de sang, mais si l'on considère que près de 80 % des richesses de ce pays appartiennent à des étrangers, il est tout à fait normal qu'il y ait un mouvement d'indépendance à un moment donné.¹²

Guy Bourassa, *Le Carabin*, 26 janvier 1956

Les décolonisations et les luttes qui en découlent occupent beaucoup d'espace dans le journal *Le Carabin*, comme le souligne d'ailleurs Magali Deleuze dans un article paru en 2003 :

[...] l'analyse des journaux nous a permis de confirmer l'idée que, bien avant la Révolution tranquille, les Québécois pouvaient s'intéresser aux événements internationaux, qu'ils étaient « curieux comme des belettes » comme le disait René Lévesque. De 1961 à 1964, l'inspiration fait place à une véritable appropriation, la guerre d'Algérie servant d'exemple récurrent dans les analyses de la question nationale québécoise.¹³

L'étude de Deleuze porte sur les journaux québécois à grand tirage et montre l'importante place accordée à la guerre d'Algérie. Son analyse témoigne de la richesse des couvertures médiatiques de *La Presse*, *Le Devoir* et *The Gazette* à propos du conflit algérien et souligne le parallèle dressé par les journalistes des grands quotidiens entre la volonté d'émancipation des Québécois et celle des Algériens. Comme nous l'avons déjà évoqué, les étudiants-journalistes québécois se réfèrent quant à eux à différents

¹² Guy Bourassa, « ... Et le globe tourne toujours ... », *Le Carabin*, 26 janvier 1956, p. 6.

¹³ Magali Deleuze, « L'étude des journaux en histoire internationale. Le Québec et la guerre d'Algérie », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, no 2, 2003, p. 44.

événements internationaux bien avant 1961 pour expliquer et justifier leurs propres luttes. Pour comprendre la situation et la perception des étudiants par rapport au phénomène des décolonisations, nous analyserons un exemple précis, celui de la guerre d'Algérie. Le 23 janvier 1958 débute, dans *Le Carabin*, une série de trois articles sur le conflit algérien. Rédigé par un étudiant né d'un père algérien et d'une mère française, ce dossier exprime la perception de ce dernier sur le conflit. Il est intéressant de connaître le point de vue d'un étudiant franco-algérien et d'analyser aussi comment les étudiants-journalistes de Laval perçoivent ses textes et, de manière plus générale, la guerre d'Algérie. Les étudiants-journalistes du *Carabin* rédigeront abondamment sur la guerre d'Algérie et commenteront la série d'articles du jeune franco-algérien. Comme nous le verrons au fil de cette section, deux points de vue s'affrontent : celui qui veut que l'Algérie demeure sous contrôle français et l'autre qui appuie le mouvement d'indépendance algérien.

Au-dessus du premier article écrit par l'étudiant franco-algérien, la rédaction du journal publie une mise en garde précisant que « la position de l'auteur demeure très personnelle et qu[']elle ne la présent[e] pas comme la solution définitive ¹⁴ ». Ces trois articles divisés en six sections paraissent les 23 et 30 janvier 1958, ainsi que le 6 février de la même année. Dans les textes de janvier, l'auteur expose l'enjeu religieux du conflit, c'est-à-dire l'opposition entre catholiques et musulmans. Il affirme que « [j]amais l'Arabe n'eut de respect pour l'Européen qui pour lui était un chrétien. Il accepta de vivre avec les Français, mais il n'y eut jamais d'assimilation profonde de l'un vers l'autre ¹⁵ ». L'étudiant insiste sur la dualité religieuse qui prévaut en Algérie et soutient que la

¹⁴ Un étudiant, « L'Algérie doit-elle être Française? » *Le Carabin*, 23 janvier 1958, p. 3.

¹⁵ Un étudiant, *loc. cit.*, p. 5.

cohabitation est complexe et l'entente, difficile. Selon son analyse, la présence de la France en Afrique du Nord est avant tout motivée par des intérêts politiques et l'enrichissement qu'elle peut en tirer. Cette interprétation ne fait pas l'unanimité et, dans une note de la rédaction, le commentateur Gabriel Gagnon du comité éditorial du *Carabin* met d'ailleurs en doute cette analyse en soulignant que la situation algérienne a évolué depuis¹⁶.

Après avoir examiné les conflits culturels et religieux, l'auteur franco-algérien s'attaque ensuite au sort probable d'une Algérie indépendante. Il souligne que l'Algérie n'a pas encore atteint sa « majorité nationale » et qu'elle n'est donc pas en mesure de se gouverner seule. Il attribue ce problème au peuple musulman qu'il qualifie de « fainéant » et ajoute que les Algériens n'ont jamais aimé le travail régulier et vivent aux dépens de ce que la nature offre sans pour autant aider cette dernière¹⁷. Il confesse qu'au début des troubles en Algérie, il se rangeait du côté de ceux qu'il considérait alors comme des opprimés, mais que devant l'attitude des Arabes, il a changé son fusil d'épaule à tel point qu'il a maintenant de la difficulté à les considérer comme « des hommes¹⁸ ». Après cette prise de conscience, il souhaite le maintien de l'Algérie au sein de la République française et en fera l'apologie dans les parties subséquentes de sa réflexion.

Les commentaires formulés par la rédaction du *Carabin* sous la plume de Gabriel Gagnon soulignent que plusieurs non-dits subsistent dans le texte de cet étudiant franco-

¹⁶ Gabriel Gagnon, « L'Algérie doit-elle être Française ? – NDLR », *Le Carabin*, le 23 janvier 1958, p. 3.

¹⁷ Un étudiant, « L'Algérie doit-elle être Française ? », *Le Carabin*, 30 janvier 1958, p. 7.

¹⁸ *Ibid.*

algérien. Dans sa missive, Gagnon reprend essentiellement les idées de la Conférence de Bandoeng et veut donner une voix aux opprimés. À l'opinion du jeune franco-algérien qui soutient que l'Algérie n'est pas en mesure d'accéder à son indépendance, Gagnon rétorque que ce peuple n'a encore pas eu l'occasion de s'affirmer et que les années de domination ne lui ont pas permis de s'émanciper réellement. Quand l'étudiant franco-algérien affirme que la colonisation française a permis aux musulmans d'augmenter le taux de natalité en Algérie, Gagnon réplique avec un exemple québécois et demande s'il est pertinent d'avancer « que le gouvernement Duplessis [est responsable] de la prospérité du Québec¹⁹ ».

Dans la section « La France tire-t-elle profit de l'Algérie ? », l'auteur franco-algérien soutient que la France n'abuse pas de l'Algérie. En appui à son argument, il souligne que les Arabes ne sont pas en mesure d'exploiter eux-mêmes leurs ressources et qu'il s'agit-là d'une raison suffisante qui autorise la France à en faire l'exploitation. Par ailleurs, les soulèvements trouveraient, selon l'auteur, leur source dans l'éveil d'un nationalisme primitif qu'il qualifie « [d']appel à la guerre sainte ». En tribune libre, un autre étudiant, Réal Gendron, entre dans la mêlée et affirme qu'il est en accord avec la plupart des points amenés par son camarade franco-algérien, bien qu'il mette cependant en doute l'argument selon lequel la Guerre sainte serait la cause principale de la révolte algérienne. Magnanime, il convient toutefois qu'il

est vrai qu'aujourd'hui encore elle a des allures de guerre sainte à cause des éléments en présence et surtout à cause des deux civilisations opposées par leurs traditions, leurs mœurs et leurs religions [...]. Je

¹⁹ Gabriel Gagnon, « L'Algérie doit-elle être Française ? – NDLR », *Le Carabin*, le 23 janvier 1958 p. 3.

dirais même que cette incompréhension qui résulte de deux civilisations opposées est la raison profonde de la tension extrême actuelle.²⁰

Une fois de plus, le commentaire de ce dernier permet de dresser un parallèle avec la situation vécue au Québec. Tout comme la situation québécoise, le problème de l'indépendance algérienne est complexe, comme l'ont mis en évidence les auteurs qui s'y sont intéressés dans les pages du *Carabin*. Le gouvernement français ne semble pourtant pas, malgré la révolte générale exprimée, vouloir laisser sa « colonie » voler de ses propres ailes. Dans un article paru en 1959, Claude Desbiens affirme, pour sa part, que « le problème de l'Algérie vient de la faiblesse de la France qui a laissé la plus grande partie de l'Algérie et des Algériens dans un état de sous-développement administratif, culturel et économique jusqu'au jour où s'est allumé le feu de la révolte²¹ ».

Il est clair que les positions sur la question du conflit algérien sont divisées pour plusieurs raisons. Chez les étudiants de l'Université Laval, l'on ressent un certain attachement culturel à la France en raison de la langue et de la force de son mouvement étudiant. Mais à l'inverse, ce lien intime rappelle aussi au Canadien français qu'il est issu de la colonisation et c'est le devoir de mémoire qui incite les étudiants à soutenir le camp des opprimés. Tout compte fait, en lisant l'ensemble des commentaires et des articles suscités par ce dossier sur l'Algérie, il est clair que les étudiants de l'Université Laval appuient davantage ceux qui tentent de se défaire de la domination coloniale.

²⁰ Réal Gendron, « L'Algérie doit-elle rester française? », *Le Carabin*, 6 février 1958, p. 4.

²¹ Claude Desbiens, « L'Algérie : un ultimatum », *Le Carabin*, 27 octobre 1959 p. 5.

Un indice supplémentaire trouvé dans *Le Carabin* semble exprimer la sympathie des étudiants canadiens envers ce mouvement d'indépendance nord-africain. En effet, le journaliste Claude Desbiens écrit que la Fédération étudiante canadienne a décidé d'attribuer une bourse à un étudiant algérien, mais que ce choix n'est pas politique, mais bel et bien un « geste d'entraide étudiante²² ». En effet, ajoute-t-il, cette solidarité se veut un acte d'appui aux étudiants algériens « qui ont dû quitter les universités algériennes et métropolitaines à cause du mauvais traitement dont ils ont été victimes de la part de la population étudiante française ainsi que de la police et du gouvernement français²³ ». Avec cette bourse, l'étudiant en question aura accès à l'université canadienne de son choix.

2.2. L'aide apportée prioritairement aux peuples menant un combat pour l'autodétermination

Que ce soit par le biais de la FNEUC ou encore des organisations d'aide présentes à l'Université Laval, les étudiants continuent de soutenir la jeunesse du monde. Cette tradition, fort populaire dans les années d'après-guerre comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, se perpétue. À la différence des années d'après-guerre, toutefois l'aide internationale distribuée par les étudiants lavallois se dirige désormais vers la population étudiante des pays en processus d'autodétermination. Dans cette section, nous verrons plus précisément à qui l'aide est apportée et de quelle façon les étudiants de Laval contribuent à ces collectes de fonds.

²² « Nouvelles étudiantes internationales : Bourse à un étudiant algérien », *Le Carabin*, 24 octobre 1959, p.

1.
²³ *Ibid.*

À plusieurs reprises, nous avons mis en évidence le lien étroit qui coexiste entre l'actualité internationale et les articles que l'on retrouve dans *Le Carabin*. Au Congrès de la FNEUC tenu en Saskatchewan au début du mois d'octobre 1955, on annonce que « le fonds de secours visera surtout à venir en aide aux étudiants d'Indonésie, d'Israël et du Japon, en s'occupant de projets d'habitations étudiants et de centres de santé²⁴ ». Ainsi, la somme de 1 500 dollars sera versée à chacun de ces pays. De son côté, l'Entr'aide universitaire mondiale du Canada tient en 1956 son congrès à Montréal. Sous l'égide de cette organisation, c'est plus de 20 000 dollars qui seront distribués cette année-là. Les pays visés par ce soutien financier sont l'Indonésie, le Népal, l'Inde, l'Afrique du Sud et le Japon. L'EUM met sur pied une stratégie à trois volets pour expliquer les impacts positifs d'une telle aide :

1. Par l'apport d'une aide matérielle, permettre aux étudiants de pays pauvres ou dévastés par la guerre de jouir des bienfaits d'une éducation supérieure [...]
2. Par les séminars [sic] internationaux, les voyages d'études, les bourses, [permettront] de promouvoir un contact humain, une connaissance et une compréhension des conditions et mœurs de gens vivant sous d'autres cieux [...]
3. Enfin, par le partage mutuel d'expériences et de savoir acquis, travailler à la recherche de solutions aux problèmes universitaires communs.²⁵

Avec ce plan en trois points, l'Entr'aide universitaire mondiale suit une stratégie bien précise. On observe que l'aide cible directement les pays où des processus d'autodétermination ont été entamés. S'ajoute également à ce programme, un principe d'échange culturel, sorte de partage des expériences au cœur du mandat de l'organisation. La section qui suit permettra de voir le lien entre les événements internationaux et la

²⁴ Claude Jourdain et André Savard, « W.U.S.C et F.N.E.U.C. en congrès », *Le Carabin*, 20 octobre 1955, p. 1.

²⁵ L.G. « Au congrès de l'EUMC », *Le Carabin*, 18 octobre 1956, p. 5.

réalité sociopolitique des étudiants québécois. Il s'agira plus précisément d'observer les éléments que puisent les étudiants de l'Université Laval dans les mobilisations à l'étranger.

2.3. Laval et la Révolution hongroise

Lorsqu'on s'intéresse au traitement des événements qui entourent la Révolution hongroise de 1956, on remarque que les journalistes du *Carabin* établissent là encore de nombreux parallèles avec la situation québécoise. Deux éléments ressortent dans les articles portant sur ce sujet : l'accessibilité aux études supérieures et la question de la langue. Dans un texte signé « un étudiant hongrois », un auteur aborde l'apport important des étudiants universitaires de ce pays pendant la révolution. Car dans ce pays communiste, les associations étudiantes le sont tout autant. Un des éléments déclencheurs de cette révolution, explique-t-il, est le retrait des étudiants de la DISZ, un « organisme qui visait à éduquer les jeunes de l'université dans l'esprit communiste²⁶ ». À cette époque en Hongrie, 80 à 90 % de la population universitaire provient de la classe ouvrière ou paysanne. Cependant, l'accès aux études supérieures n'est destiné qu'à ceux en qui l'État communiste peut faire confiance. Paradoxalement, ce sont pourtant ces privilégiés qui se sont soulevés : « [L]es jeunes auxquels ils avaient fait le plus confiance se retournaient contre eux! C'étaient des enfants quand vint la "libération" soviétique, ils avaient bu la propagande au biberon, et cependant, ils se dressaient pour secouer le joug

²⁶ Un Étudiant Hongrois, « Les étudiants et la révolution hongroise », *Le Carabin*, 6 décembre 1956, p. 7.

qui les opprimait²⁷ ». Comme le souligne Jean-Claude Lebel, les luttes de l'Algérie et de la Hongrie pour l'indépendance sont encouragées par un désir de liberté : « il est vrai sur le plan national, on ne parle plus de liberté, mais bien d'indépendance. Cependant, l'indépendance d'une nation signifie en fait la même réalité que la liberté pour les individus²⁸ ».

En voyant les éléments choisis pour illustrer la révolution hongroise dans les pages du journal de l'Université Laval, on peut aisément établir des rapprochements avec la situation québécoise du temps. L'idée qu'une révolution québécoise pourrait venir des étudiants est soulevée par Paul Cliche à la suite de la réélection de Maurice Duplessis en 1957. Dans les pages du *Carabin*, Cliche affirme en effet que

la puissance d'une masse étudiante organisée nous a été démontrée en Hongrie l'année dernière. Les étudiants ont déclenché la révolution. En Europe, ces derniers jouissent d'un prestige à l'égal en certains cas de la "force ouvrière" ou autre.²⁹

Donc, selon les propos de Cliche, ce serait aux étudiants québécois de prendre l'exemple des étudiants hongrois; d'utiliser leur force pour manifester leur mécontentement par rapport au gouvernement en place. Le refus de Duplessis d'accepter les octrois du gouvernement canadien aux universités est décrié à Laval. En effet, sous les recommandations de la commission Massey, le gouvernement décide d'accorder des

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Jean-Claude Lebel, « Indépendance... », *Le Carabin*, 1^{er} novembre 1956, p. 8.

²⁹ Paul Cliche, « Lueurs d'espoir : Le salut peut venir des étudiants universitaire », *Le Carabin*, 7 novembre 1957, p. 3.

subventions aux universités canadiennes au prorata de la population de la province³⁰. Selon Cliche, ce serait là une raison suffisante pour les étudiants de manifester l'ampleur de la force de leur mouvement et de signifier leur mécontentement à l'endroit du gouvernement de Duplessis qui freine les progrès de l'éducation supérieure au nom de l'autonomie provinciale.

En marge de la révolution hongroise, les étudiants de Laval ont accueilli 257 étudiants hongrois réfugiés, en transit par Québec vers l'Ouest canadien. Ayant fait une demande d'immigration, ces étudiants européens se sont tous vu diriger vers la Colombie-Britannique. Des étudiants de Droit de l'Université Laval se demandent alors pourquoi le Québec ne les accueille pas : « Pourquoi notre charité prend-elle souvent un visage si peu catholique (i.e. universelle)?³¹ » Dans un Québec fortement influencé par la religion catholique, il est en effet paradoxal de remarquer qu'il est difficile d'accueillir ces immigrants et c'est précisément cette contradiction que soulignent ces étudiants en Droit. Ils critiquent plusieurs éléments au niveau des politiques d'immigrations. En fait, ils se demandent « pourquoi un si grand nombre d'offres faites aux officiers de l'immigration par des québécois [sic] catholiques prenaient-elles la forme d'une exploitation de ces réfugiés, d'une mise en servitude?³² » Ils soulignent aussi, au passage, que les formulaires mis à la disposition de ces immigrants étaient écrits en hongrois et en anglais laissant de côté le français. Selon eux, le Québec possède une forte tradition

³⁰ P.-A. Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930 tome II*, Montréal, Boréal Compact, 1989, p. 344-345.

³¹ Des étudiants en Droit, « Les Hongrois. Pourquoi? », *Le Carabin*, 13 décembre 1956, p. 4.

³² *Ibid.*

d'entraide, héritage du catholicisme, et ces obstacles à l'immigration sont pour ces étudiants illogiques.

3. Les modèles internationaux et le statut sociopolitique de l'étudiant québécois

À la lumière des articles publiés dans *Le Carabin*, il est possible de faire ressortir quelques éléments qui montrent certains rapprochements entre la situation québécoise des années cinquante et les mouvements d'autodétermination qui naissent un peu partout sur le globe à la même époque. Même si le Canada n'est plus un pays colonisé en vertu de la Confédération de 1867, son histoire et l'héritage laissé par la France et la Grande-Bretagne demeurent toujours tangibles.

La situation géographique d'un Québec, entouré de peuples anglophones rend fragile la question de la langue et de l'identité. C'est pourquoi à partir de la fin des années 1950, la peur de l'assimilation linguistique et culturelle incite les Canadiens français à développer une sympathie envers les pays en processus d'autodétermination. Tout comme les populations en lutte, les Canadiens francophones expriment le désir de conserver leur culture et de maintenir une certaine autonomie par rapport au Canada. Les étudiants craignent la perte de leur culture française au détriment de la culture anglaise et critiquent les choix politiques canadiens qui se soumettraient trop à l'économie et aux politiques américaines. D'ailleurs, un étudiant de médecine s'inquiète :

Il nous semble que l'Américain tout proche et tout puissant menace beaucoup plus notre indépendance politique, économique, militaire et

culturelle que ne peut le faire le lointain Russe ou le citoyen d'expression anglaise. Il ne s'agit pas de devenir allergique aux Américains comme le sont devenus tant de peuples actuellement, mais bien de développer une résistance, d'acquérir une immunité qui puisse sauvegarder notre autonomie nationale.³³

Voilà qui explique en partie pourquoi les étudiants de l'Université Laval s'intéressent aux autres mouvements d'autodétermination dans le monde. Témoins qu'ailleurs sur la planète les étudiants sont souvent les précurseurs des mouvements sociaux, les journalistes du *Carabin* déplorent la faiblesse de la mobilisation étudiante québécoise. Comme le rapporte d'ailleurs l'étudiant Gabriel Gagnon, dans

presque tous les pays du monde les étudiants jouissent d'un certain prestige et sont souvent à l'avant-garde des mouvements sociaux ou politiques. Mais au Québec, comme ailleurs dans le reste de l'Amérique du Nord, la place des étudiants dans la société semble réduite aux danses et au Bear parties.³⁴

Selon lui, l'éducation serait à l'origine du problème, plus précisément en raison du « conditionnement » des collèges classiques et de l'insécurité financière des universités. Pour Gagnon, la solution est claire : il faut outiller solidement les associations étudiantes pour avoir les moyens de s'attaquer aux problèmes internes. Gagnon en appelle donc à une mobilisation et une intervention plus concrètes de la population étudiante du Québec. Coïncidence ou choix éditorial, l'article signé par Gabriel Gagnon se retrouve sur la même page qu'un article abordant le dixième anniversaire du syndicalisme étudiant en France.

³³ Henri Vallé, « L'américanisme... », *Le Carabin*, 1^{er} novembre 1956, p. 8.

³⁴ Gabriel Gagnon, « Antidote au silence », *Le Carabin*, 21 novembre 1957, p. 8.

Au moment où le syndicalisme étudiant est encore officiellement absent des universités du Québec, les journalistes de Laval commencent quant à eux à réfléchir à cette option. On remarque qu'au cours de ces années se dessine tranquillement une frange plus radicale dans le mouvement étudiant au Québec. Les modèles qui viennent d'ailleurs semblent en effet instruire les universitaires d'ici à l'importance de leur voix et à leur place à prendre au sein de la société québécoise.

C'est vers la fin des années cinquante que la question du syndicalisme étudiant québécois commence à faire surface. Sous-jacente à ce discours, l'accessibilité aux études devient le premier cheval de bataille, car à cette époque, les études supérieures sont encore réservées à une certaine élite. Jean-Claude Lebel du *Carabin* affirme en 1958 : « [n]ous l'élite, c'est contre cela que nous nous élevons en faux parce que, selon nous, cela vient d'une survivance archaïque, dans notre milieu, d'un esprit de féodalité³⁵ ». Il s'agit, ni plus ni moins, d'un appel à la grève étudiante et à la gratuité scolaire. Dans la même lignée, Nicole Neatby affirme dans son ouvrage sur les étudiants de l'Université de Montréal « qu'en février 1958, les leaders étudiants sont aussi grandement conscients que le temps s'avère des plus propices pour ceux qui, comme eux, ambitionnent d'agir "sur le plan des réformes que requiert notre système d'éducation"³⁶ ». On observe que les moyens de revendication, telle que la grève, sont envisagés de plus en plus sérieusement dans les universités. En effet, le texte de Lebel est rédigé quelques mois avant la première grève étudiante au Québec. Au terme de cette

³⁵ Jean-Claude Lebel, « Une grève étudiante serait un symbole d'une force nouvelle et d'une situation de crise », *Le Carabin*, 6 février 1958 p. 2.

³⁶ Nicole Neatby, *Carabins ou ... op. cit.*, p. 224.

première grève d'une journée qui a lieu le 6 mars 1958, trois étudiants (Jean-Pierre Goyer, Bruno Meloche et Francine Laurendeau) décident de faire le pied de grue durant trois mois devant bureau du premier ministre Maurice Duplessis afin d'exposer les revendications des associations étudiantes³⁷. Malgré tout, le Premier ministre refuse toute rencontre. À la lumière des événements, il est indéniable que le discours se radicalise et que les étudiants de l'Université Laval s'inspirent des autres luttes étudiantes pour mener leur propre combat.

C'est en jetant un regard du côté des mouvements sociaux du monde, et plus particulièrement chez les Français, les Hongrois et les Yougoslaves, que les journalistes du *Carabin* mobilisent des idées pour encourager les étudiants à la mobilisation. Par exemple, à la suite d'une rencontre du Club des relations internationales qui présentait une série de photos d'étudiants yougoslaves, un commentateur affirme : « Regardez ces étudiants yougoslaves. Comme ils sont différents de leurs compatriotes d'autres classes que nous avons vus. On serait tenté d'ajouter : Comme ils nous ressemblent³⁸ ». Cette remarque met au jour le caractère universel de la condition étudiante. « Que le régime soit communiste ou dictatorial, démocratique ou royaliste, l'étudiant se meut dans ces contextes avec la même facilité, avec l'aisance que donne la certitude d'être un élu³⁹ ». Il ne fait nul doute que l'auteur de cet article, un certain Labarrère, invite ses camarades

³⁷ Pour en savoir davantage sur cette histoire, voir le documentaire : Jean-Claude Labrecque, « L'histoire des trois », ONF, 1990, 74 min. Disponible en ligne sur le site internet de l'ONF :

http://www.onf.ca/film/histoire_des_trois

³⁸ André Labarrère, « Notre chance », *Le Carabin*, 25 novembre 1958, p. 14.

³⁹ *Ibid.*

étudiants non seulement à réfléchir aux problèmes économiques et sociaux de leur pays, mais aussi à apporter leurs points de vue et pistes de solutions.

Les journalistes du *Carabin* se font aussi un devoir de partager les « exploits » des étudiants du monde. Dans un autre article, Jean-Guy Ferland traite pour sa part de la révolution cubaine en mettant l'accent sur l'implication étudiante. Au lendemain de cette crise, les analystes du *Carabin* et de la presse internationale en général se demandent si Castro penchera pour la dictature ou pour la démocratie : « Le groupe des étudiants, qui a joué un rôle majeur dans la Révolution, regrette d'avoir été ignoré dans la composition du présent gouvernement. Ils acceptent difficilement de remettre leurs armes et pourraient éventuellement constituer un parti révolutionnaire opposé à Castro⁴⁰ ». Les étudiants cubains reprochent en effet au leader son absence de support envers eux et les classes populaires.

Durant toute cette vague de décolonisation et d'affirmation nationale, on remarque l'éveil d'une jeunesse nationaliste qui revendique l'autodétermination des Canadiens français. Dans un texte nuancé, Michel Chaloult remarque ce nouveau courant d'affirmation des Canadiens français. En manifestant une certaine crainte à l'égard de ce nationalisme⁴¹, il affirme qu'« il fait partie de la liberté légale de l'homme de pouvoir réaliser une société meilleure, et cette société ne sera pas nationale, mais bien

⁴⁰ Jean-Guy Ferland, « Challenge à Cuba », *Le Carabin*, 10 février 1959, p. 9.

⁴¹ Rappelons-nous qu'à la fin de la Deuxième Guerre, le nationalisme exacerbé n'avait plus la cote chez les étudiants québécois.

internationale⁴² ». Chaloult soutient qu'à la différence des peuples d'Asie et d'Algérie, les Canadiens français jouissent quant à eux d'une condition beaucoup plus favorable et d'un climat beaucoup moins hostile; ils ne meurent pas de faim et ne sont pas exploités, conditions qui ne justifient donc pas, à son sens, la suppression de la fédération canadienne de 1867⁴³.

La comparaison est une figure de style souvent utilisée par les journalistes du *Carabin*. Dans une entrevue avec un professeur d'origine espagnole, Yvon Gélinas analyse la situation qui prévaut en Espagne. Cet étudiant de l'Université Laval questionne le professeur sur le système d'éducation espagnol. En début d'article, le journaliste souligne que

[n]otre milieu universitaire présente ses problèmes et ses difficultés. Chacun de nous peut les étudier à son aise. Pour ce qui est des solutions, nous sommes souvent trop plongés dans le contexte donné pour être capables de bien discerner toutes les fautes. Il est bon de s'éloigner un peu et de comparer avec ce qui se passe ailleurs.⁴⁴

On remarque, dans ces interventions de Gélinas, qu'il tente véritablement d'éclairer les étudiants de Laval sur les problèmes vécus dans leur établissement scolaire par le biais de la réalité espagnole. Il aborde, entre autres, les questions des universités confessionnelles, du coût des études et de leur durée, des associations étudiantes et de l'accessibilité aux études. Par exemple, à cette époque, les étudiants de l'Université Laval veulent être impliqués davantage dans les prises de décisions universitaires et c'est

⁴² Michel Chaloult, « L'autodétermination au Canada français », *Le Carabin*, 9 février 1960, p. 12.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Yvon Gélinas, « En Espagne : Pseudo-syndicalisme étudiant », *Le Carabin*, 8 décembre 1960, p. 3.

pourquoi ils revendiquent une cogestion. M. Gélinas pose alors une question au professeur espagnol : « Est-ce que les étudiants sont représentés devant l'autorité?⁴⁵ ». Cette question est loin d'être innocente; Gélinas cherche une fois de plus à vérifier l'état de la gestion universitaire ailleurs dans le monde et de situer le cas québécois en regard des pratiques internationales.

Dans un autre article, l'auteur pose un regard sur les différentes révolutions qui ont récemment eu lieu dans le monde. Il formule alors la question suivante : à quand notre révolution? « Le rôle que Pierre Lagaille joue présentement en Algérie nous rappelle la part active que la gent étudiante du monde entier a prise dans les révolutions passées. On se souvient des soulèvements d'Argentine, de Hongrie et de Cuba⁴⁶ ». Il renchérit en ajoutant que « la valeur de l'étudiant n'est pas à discuter. Destiné à devenir l'élite (on nous a assez chanté ce refrain). Il [l'étudiant] doit prendre une part active dans la vie économique, politique et sociale de son pays⁴⁷ ».

Afin de mieux partager avec son lectorat les idées des associations étudiantes, le journal *Le Carabin* publie au cours des années 1962 et 1963 de nombreux articles sur le syndicalisme, et plus précisément sur le syndicalisme étudiant. Les étudiants de Laval invoquent alors la Charte de Grenoble, adoptée en 1946, qui soutient le principe que l'étudiant est un travailleur intellectuel. Sur ce point, les étudiants s'inspirent d'ailleurs de l'Union nationale des étudiants de France qui a mis en pratique cette charte. Comme nous

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ « À quand notre révolution? », *Le Carabin*, 2 février 1960, p. 2.

⁴⁷ *Ibid.*

l'avons mentionné, c'est à l'occasion du dixième anniversaire du syndicalisme étudiant en France en 1957 que l'idée syndicale commence à se frayer un chemin à l'Université Laval. L'influence du modèle syndical étudiant français est visible dans les pages du *Carabin*.

Cette conception syndicale du rôle de l'étudiant que certains tentent de faire valoir se base entre autres sur les principes d'autodétermination. Les étudiants désirent participer davantage aux décisions des autorités universitaires et cherchent le moyen d'y parvenir. Pour diffuser plus largement ce point de vue, ils discutent de leur responsabilité sociale au sein de l'institution. À ce propos, Claude Archambault aborde plusieurs sujets : l'étudiant et l'université, les droits de l'étudiant, l'étudiant et la nation et les étudiants et le monde extérieur⁴⁸. En s'inspirant du modèle de l'UNEF, Archambault souligne que depuis la fondation du mouvement étudiant au Québec, celui-ci a gagné en maturité et en expérience, mais que la véritable partie n'est pas encore véritablement commencée. En d'autres termes, rien n'est encore gagné et le combat doit se poursuivre.

En ce qui concerne ce nouveau syndicalisme, la voie que devrait privilégier l'Association générale des étudiants de l'Université Laval est abordée dans un autre article. À ce sujet, après que l'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal eut pris certaines dispositions en regard de la prise de position officielle sur les problèmes politiques ou sociaux « même si ceux-ci ne concernent pas l'étudiant comme

⁴⁸ Claude Archambault, « La responsabilité sociale de l'étudiant », *Le Carabin*, 22 mars 1962, p. 10-11.

tel⁴⁹ », ce sera au tour de Laval de réagir et de se positionner. On le remarque, le syndicalisme étudiant commence véritablement à s'enraciner. Ce phénomène s'inscrit dans une volonté de certains étudiants de participer à un mouvement qui s'étend bien au-delà des murs de l'université. Ils affirment entre autres qu'être étudiant universitaire n'empêche pas l'implication politique et que leur statut ne devrait pas être réduit aux affaires strictement scolaires. C'est là une véritable redéfinition du rôle de l'étudiant qui s'opère et qui contraste avec la période précédente où la dimension politique était beaucoup moins présente dans les discours.

On remarque que les étudiants considèrent la période de leurs études comme un temps transitoire — un entre-deux — entre l'adolescence et l'entrée dans le monde réel, c'est-à-dire la vie de travail rémunéré qui les attend. Néanmoins, les étudiants confirment leur désir de prendre part « au monde réel » en faisant déborder leurs actes ou leurs positions au-delà de la sphère universitaire⁵⁰. Ni totalement enfant, ni totalement adulte, leur statut leur confère un rôle de pivot dans la société et ils comptent bien en profiter. En tant qu'étudiants universitaires, ils se disent aussi les représentants de toute la jeunesse, étudiante ou non. Enfin, ils veulent utiliser ce rôle de pivot comme rampe de lancement vers la vie professionnelle qui les attend à la sortie de leurs études.

C'est dans un tel esprit qu'est organisée à Sherbrooke, le 13 novembre 1963, la « journée syndicale étudiante ». Ce fut un moment pour la gent étudiante de Laval et des autres universités québécoises de se familiariser avec la structure syndicale et le monde

⁴⁹ « Propos sur le syndicalisme étudiant », *Le Carabin*, 15 novembre 1962, p. 5.

⁵⁰ *Ibid.*

ouvrier et de voir comment le syndicalisme s'applique au monde étudiant. Lise Garon, l'une des rares femmes à exercer le journalisme étudiant au *Carabin*, fait état des idées fortes qui ont émané de la rencontre sherbrookoise. En écrivant au nom de l'étudiant québécois, Garon souligne qu' :

il est en tout premier lieu une attitude d'esprit : il veut rompre avec l'improvisation et l'activisme, élaborer une politique à long terme, qui répond aux besoins et aux aspirations de tous les étudiants; il veut amener tous les étudiants à prendre conscience de ce qu'ils sont, dans le cadre de l'université, de la nation et du monde, il veut éveiller la classe étudiante au sens des responsabilités.⁵¹

Les étudiants visent un rapprochement avec le monde ouvrier, promeuvent la cogestion à l'université et se définissent comme étant des citoyens de la nation. En tant que « travailleurs intellectuels », ils revendiquent un « pré-salaire ». La création du premier syndicat étudiant au Québec en est le témoin. La fondation de l'Union générale des étudiants du Québec (UGEQ), officialisée en 1964 lors d'un congrès tenu à Montréal, s'inscrit dans la lignée des avancées de l'UNEF et de l'application de la Charte de Grenoble. Elle s'avère aussi une réponse à l'inefficacité de la FNEUC à prendre en considération la réalité des Canadiens français en tenant compte de la question nationale. En se dotant d'une structure syndicale, les étudiants québécois manifestent l'envie de s'organiser.

⁵¹ Lise Garon, « Syndicalisme étudiant », *Le Carabin*, 21 novembre 1963, p. 16.

Conclusion

Dans la période parcourue dans ce deuxième chapitre, plusieurs éléments ont permis de modifier et de faire évoluer la conscience internationale de la presse étudiante du Québec. Cette conscience internationale accrue est le résultat d'un parti pris politique. En ce sens, l'étudiant publiant des articles dans les pages du journal de l'Université Laval démontre un sens aiguisé de l'actualité. Les efforts mis en place par les organismes de Laval autour de la conscience internationale illustrent qu'ils portent un grand intérêt à l'autodétermination des peuples et aux injustices liées à l'impérialisme. De plus, les étudiants québécois s'inspirent de leurs homologues étrangers qui s'impliquent de façon massive dans les mouvements sociaux et sont souvent l'élément déclencheur des révolutions.

On découvre donc au fil des lectures que, dans une certaine mesure, la pensée étudiante de l'Université Laval se radicalise à l'aube de la naissance du syndicalisme étudiant au Québec. La prise de conscience de ces étudiants à l'endroit des peuples en processus d'autodétermination est encouragée par un effet d'identification à ces derniers et le climat moribond de l'ère duplessiste. La mort de ce dernier en 1959 alors qu'il était encore au pouvoir accélère l'arrivée du Québec dans la « modernité ». Durant la période étudiée dans ce chapitre (1955 à 1963), l'affirmation de la jeunesse étudiante est plus vive et marquée. En s'intéressant entre autres aux luttes que mènent les peuples algérien et hongrois et ceux de certains pays asiatiques, les étudiants de Laval établissent des parallèles avec leur propre contexte sociopolitique. Par le biais des associations étudiantes, ils s'occupent avec sérieux des affaires universitaires et prennent part aux

débats, notamment sur la question nationale du Québec. En allant chercher des éléments ailleurs dans le monde, les étudiants tentent de peaufiner leurs moyens d'actions et de mobilisation et revendiquent une place plus importante et légitime au sein la société québécoise.

Dans la partie qui suit, l'anti-impérialisme qui vise principalement nos voisins du Sud gagne le pavé du journal de Laval. En effet, les événements liés à la guerre du Vietnam créent un fort mouvement de contestation contre les États-Unis et la création du syndicat étudiant de l'Union Générale des Étudiants du Québec mobilisera les étudiants québécois.

CHAPITRE III

Organisation, action et désenchantement (1964-1969)

« Aujourd'hui, nous sommes réunis pour redire à nos amis vietnamiens qu'ils ne sont pas seuls dans leurs luttes pour l'indépendance. Aujourd'hui à travers le Québec et à travers le monde, des dizaines de milliers d'étudiants exigent la cessation inconditionnelle des bombardements américains, le retour des accords de Genève, le retrait des troupes américaines, la reconnaissance du FLN comme l'authentique représentant du peuple vietnamien¹. »

-Extrait du discours du président de l'UGEQ lors de la manifestation du 17 novembre 1967 contre la guerre au Vietnam

Introduction

Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les étudiants québécois manifestent un intérêt certain pour les affaires internationales et il en sera tout autant dans la deuxième moitié de la décennie soixante. Jusqu'en 1955, les étudiants défendent des enjeux internationaux par le biais d'organisations rattachées à l'Église catholique, mais à partir du milieu de la décennie cinquante, ils adopteront un ton plus incisif et se libèrent progressivement du patronage religieux. C'est dire que de 1955 à 1964 s'opère une véritable marche vers l'autonomie des différentes organisations étudiantes qui délaissent l'aspect plus traditionnel d'aide au prochain, tel que parrainée par l'Église catholique. Les

¹ Cité dans Michel Jarry, « Agression policière à Montréal », *Le Carabin*, 23 novembre 1967, p. 5.

organisations se politisent davantage et soutiennent de plus en plus les mouvements d'autodétermination qui croissent de façon importante durant cette période. Dans ce dernier chapitre, notre regard se pose sur la période de 1964 à 1969. Durant ces cinq années, les discours des étudiants sur les enjeux internationaux se radicalisent et se multiplient. Le mouvement étudiant ne cesse de réinventer ses actions visant à critiquer le gouvernement américain en raison de son implication dans le conflit vietnamien. C'est aussi durant ces années qu'est créé au Québec le premier syndicat étudiant, l'Union générale des étudiants du Québec; paradoxalement, c'est durant cette même période que l'on voit le mouvement étudiant s'écrouler. Au final, les années 1964 à 1969 auront été marquées par l'apogée du mouvement et sa chute vertigineuse. Nous verrons donc plus en détail dans ce chapitre de quelle façon s'est orchestrée cette période effervescente du mouvement étudiant au Québec à travers les articles recensés dans le journal de l'Université Laval, *Le Carabin*.

L'importante mobilisation des membres de l'Union générale des étudiants du Québec quant aux questions d'ordre international sera analysée. Ce sera aussi l'occasion de voir comment les étudiants de Laval se sont intéressés au conflit vietnamien et à l'ingérence américaine et de quelle façon l'information a été traitée dans *Le Carabin*. Le Québec des années 1960 est marqué par une grande volonté de changement. C'est d'ailleurs en pleine Révolution tranquille qu'un parti politique nationaliste indépendant est fondé, le Parti québécois, avec à sa tête René Lévesque, un homme rassembleur. Durant cette période, le FLQ s'organise, les cégeps sont créés et Montréal tient son Exposition universelle en 1967; c'est dire qu'il s'agit là du véritable « début d'un temps

nouveau », comme le dit la chanson². La question nationale au Québec est sur toutes les lèvres, qu'elle soit envisagée sous un angle indépendantiste ou non, et encourage les étudiants québécois, une fois de plus, à s'intéresser aux conflits et aux questions d'ordre international qui s'apparentent à la situation québécoise. Les enjeux politiques de l'indépendance de la province, de la dépendance du Canada par rapport à son voisin américain et de l'autodétermination occupent une grande partie des dossiers du journal de l'Université Laval.

Cette période génère de nombreux débats de société et voit s'affirmer l'Union générale des étudiants du Québec dans les lignes du journal de l'Université Laval. Il est intéressant d'observer que sa position sur les questions internationales est souvent inspirée par le contexte sociopolitique de la province québécoise. Sur le plan des enjeux internationaux, la guerre du Vietnam sera le principal dossier auquel s'intéressera l'UGEQ et nous verrons de quelle façon elle se situera vis-à-vis ce conflit déchirant. Inspirée de l'UNEF, des mouvements étudiants de l'Ouest américain et d'un peu partout dans le monde, de la nouvelle gauche et des idées transmises par le mouvement des décolonisations, l'UGEQ se fonde au Québec et *Le Carabin*, par ses articles, accompagne l'évolution de cette union.

² *Le début d'un temps nouveau* (chanson écrite par Stéphane Venne et interprétée par Renée Claude) est une hymne populaire décrivant l'effervescence de la Révolution tranquille.

1. L'Union générale des étudiants du Québec et le syndicalisme étudiant

Afin de bien comprendre la tournure que prend la question de l'international dans la pensée du mouvement étudiant, il convient de mettre en contexte la fondation de l'UGEQ, une organisation qui aura une grande influence en ces matières. La mise en place du syndicalisme étudiant au Québec ne se fait pas sans difficulté. Le mouvement initié par les étudiants de l'Université de Montréal reçoit des échos jusqu'à l'Université Laval, même si le cœur de l'organisation est plutôt montréalais. Le congrès de fondation de l'Union générale des étudiants du Québec est organisé par l'AGEUM à Montréal en 1964 sous le thème « Au service des étudiants et de la nation³ ». Bien que le syndicat étudiant exerce ses activités en sol québécois, une partie importante de son mandat vise l'action sur la scène internationale. En effet, dès sa création, l'UGEQ confie à Daniel Latouche la responsabilité de ses affaires extérieures et la rédaction d'un *Livre blanc sur l'internationalisation* de l'UGEQ. Ce document analyse la situation internationale et précise la personnalité et le rôle de l'Union en regard de ces questions⁴. L'intérêt pour le volet international de ce syndicat étudiant s'inspire de l'UNEF (syndicat français) mais on constate aussi qu'il s'inscrit dans une tradition déjà longue de conscientisation aux affaires internationales des étudiants québécois, comme le démontrent les nombreux articles publiés à ce sujet dans le journal *Le Carabin* depuis déjà plusieurs années.

De plus, nous observons que nos voisins du Sud ont aussi une place de choix dans l'actualité internationale. Les étudiants de la Côte Ouest américaine, notamment ceux de

³ Jean Lamarre, « "Au service des étudiants et de la nation". L'internationalisation de l'Union générale des étudiants du Québec (1964-1969) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no 2, hiver 2008, p. 53.

⁴ *Ibid.*

Berkeley près de San Francisco, tiennent de nombreuses manifestations au sujet, entre autres, des droits civiques des Noirs et de la guerre du Vietnam et leurs gestes influencent les actions que mènera l'UGEQ au cours de ses années d'activités. Dans le journal de l'Université Laval, les articles à teneur internationale se concentreront désormais sur les politiques américaines entourant la guerre du Vietnam.

1.1. La mise en place de l'UGEQ

Lorsque l'on s'intéresse à la conscience internationale au Québec on ne peut passer sous silence la présence importante de l'UGEQ à ce sujet et, à ce propos, le journal de l'Université Laval est présent à chaque étape du processus. Plusieurs facteurs rendent difficile la création de l'Union générale des étudiants du Québec⁵. Suzanne Pagé, journaliste au *Carabin*, souligne à la suite d'un congrès sur le syndicalisme étudiant de l'UGEQ, qu'il serait souhaitable que les étudiants se rapprochent du monde ouvrier et ainsi rendent légitime leur organisation aux yeux de la société québécoise. Elle affirme également que la tradition religieuse des Canadiens français représente un obstacle majeur pour établir solidement le syndicalisme au Québec⁶. D'autres auteurs observent quant à eux que le rapprochement systématique avec le modèle français pose problème. C'est d'ailleurs ce que relèvent André Labarrère, professeur d'origine française, et Claude Beauchamp, éditorialiste au *Carabin*. Le premier critique la paresse et le manque d'idées des Canadiens français, tandis que le second souligne qu'il ne faudrait pas

⁵ Pour une étude plus complète sur l'Union générale des étudiants du Québec : Alexandre Leduc, *UGEQ : centrale syndicale étudiante. L'idéologie syndicale au sein de mouvement étudiant québécois des années 1960*, mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université du Québec à Montréal, mars 2010, 205 f.

⁶ Suzanne Pagé, « Possibilités d'un syndicalisme étudiant », *Le Carabin*, 23 janvier 1964, p. 8.

négliger les conditions propres au Québec dans l'application du modèle syndical français⁷.

L'établissement de cette structure importante pour les étudiants québécois soulève de nombreux problèmes. Quelques mois avant le congrès de fondation de l'UGEQ, Jean-Yves Roy, journaliste au *Carabin*, remarque que son manque de cohésion est problématique et que « l'accouchement en tout cas semble difficile et [qu']une césarienne paraît s'imposer⁸ ». En fait, durant l'été 1964, les membres du comité provisoire devaient se réunir pour mettre sur pied les bases de la future organisation syndicale. Or, à quatre occasions, la réunion fut remise, car plus du quart des représentants étaient absents⁹. La rencontre a finalement eu lieu à la fin du mois d'août, mais comme le souligne le journaliste Roy, deux mois de travail ont été perdus. L'accouchement complexe de l'Union témoigne de la difficulté de l'implantation de ce nouveau mode de gestion au sein du mouvement étudiant.

Par ailleurs, dès la création officielle du syndicat étudiant québécois, on s'interroge déjà sur sa représentativité et sa position « montréalocentriste ». Les journalistes lavallois se demandent si les étudiants de leur université seront véritablement représentés au sein de cette organisation. À ce sujet, Jacques Pelletier manifeste sa crainte en affirmant que sur les six membres de l'exécutif de l'UGEQ, cinq proviennent de

⁷ Claude Beauchamp, « Syndicalisme étudiant : activisme étudiant? », *Le Carabin*, 5 mars 1964, p. 2.

⁸ Jean-Yves Roy, « L'U.G.E.Q. ne va pas, une césarienne s'impose », *Le Carabin*, 10 septembre 1964, p. 2.

⁹ *Ibid.*

Montréal¹⁰. Ce dernier soutient que « l'UGEQ sera forte dans la mesure où son pouvoir central sera fort, bien sûr, mais dans la mesure aussi où les associations locales seront vitalemment intéressées aux décisions qui s'y prennent¹¹ ». Malgré les problèmes inhérents ayant caractérisé la création de ce syndicat étudiant, nous observons que c'est sous cette structure que la mobilisation est organisée massivement.

À l'initiative de l'UGEQ, c'est entre 2000 et 4000 étudiants qui se rassembleront devant le consulat américain à Montréal pour appuyer les Noirs états-uniens dans leur lutte pour le respect des droits civiques¹². Et ce n'est là que le début d'une série de manifestations que mèneront les étudiants québécois relativement à l'impérialisme américain. Plusieurs pages du *Carabin* relatent et commentent cette période où les étudiants des universités québécoises utilisent la rue et de nombreux autres moyens pour faire entendre leurs revendications. C'est donc sous cette nouvelle structure syndicale étudiante que se regroupe maintenant la majorité des activités à teneur internationale dans les universités québécoises. Bien sûr, des organisations telles que l'Entr'aide universitaire internationale et le Club des relations internationales font toujours partie du paysage de l'Université Laval, mais c'est sous la bannière de l'UGEQ que l'on réussit réellement à rassembler une majorité d'étudiants québécois.

En mettant la nation au cœur de son mandat, l'UGEQ place ainsi le Québec au centre de sa pensée. Le Québec, vu par ce syndicat étudiant, est envisagé comme une

¹⁰ Jacques Pelletier, « L'U.G.E.Q., fief montréalais? », *Le Carabin*, 28 janvier 1965, p. 4.

¹¹ *Ibid.*

¹² Jean Lamarre, *op. cit.*, p. 58.

nation qui doit revendiquer son autonomie; en d'autres termes, l'Union met de l'avant l'idée d'autodétermination. Parlant du *Livre blanc sur l'internationalisation* de l'UGEQ dont il est l'auteur, Daniel Latouche souligne que : « [...] le Québec constitue une société distincte par sa langue et sa culture, [parce] que le Québec est un État et qu'il est investi de pouvoirs lui permettant, dans certains champs spécifiques, d'entrer en relation avec d'autres États¹³ ». Toujours selon Latouche, la nation québécoise cherche à se compléter, à se posséder elle-même. Dans cet ordre d'idées, la sympathie que cette organisation manifesterait aux peuples tentant de se libérer du joug impérialiste sera importante, puisqu'elle considère que le Québec subit ce même traitement.

2. L'impérialisme américain et la guerre du Vietnam

La guerre du Vietnam est sans aucun doute un des conflits les plus contestés de l'Histoire. Quelques années après les accords de Genève et la Conférence de Bandoeng pour l'autodétermination, les États-Unis sont au cœur d'une guerre que plusieurs décrient. Le mécontentement provient non seulement de certaines instances politiques, mais aussi de la jeunesse. De jeunes Américains, dont plusieurs sont susceptibles d'être envoyés au front, ne croient pas que cette guerre est la leur et se soulèvent contre leur gouvernement. Il faut comprendre que ces jeunes, issus de la première vague du *baby-boom*, représentent grâce à ce phénomène démographique une masse considérable et au pouvoir indéniable.

¹³ Cité dans Jean Lamarre, *loc. cit.*, p. 59.

En effet, selon Bernard Vincent, « l'après-guerre avait vu naître chaque année un million d'enfants de plus que la normale », si bien qu'en 1960, « l'âge moyen de la population baissa pour la première fois dans l'histoire, passant en dessous des 30 ans¹⁴ ». Vincent souligne de plus qu'en 1950, on dénombrait aux États-Unis 432 000 étudiants, alors qu'en 1968, ils étaient plus de 6 millions. Cette forte croissance démographique et ce phénomène de scolarisation plus poussé donnent assurément à la jeunesse une force nouvelle. Plus que jamais, la jeunesse américaine a conscience de sa puissance et compte bien en profiter. C'est ce que feront les organisations étudiantes américaines. La conscription obligatoire imposée aux jeunes Américains engage les étudiants dans les contestations. Ils développent alors une foule d'outils leur permettant d'organiser le mouvement et d'éduquer les étudiants ainsi que la population sur les tenants de cette guerre pour leur éviter, entre autres, la conscription obligatoire. Plusieurs de ces outils seront aussi, comme nous le verrons, repris par le mouvement étudiant québécois.

C'est d'ailleurs en observant les différentes manifestations américaines entourant la guerre du Vietnam que nous avons remarqué que les étudiants du Québec récupéraient les outils de mobilisation des jeunes étudiants américains. Fortement tourné vers l'international, le syndicat étudiant de l'Union générale des étudiants du Québec organisera la majorité de ces mobilisations, manifestations, séminaires, « sit-in » et plus encore. Un peu à l'image des critiques formulées par les jeunes Américains, les étudiants québécois de cette époque développent un sentiment de méfiance envers les politiques américaines. Bien que nous ayons relevé quelques articles à propos de cette guerre et la

¹⁴ Bernard Vincent, *Histoire des États-Unis*, Paris, Flammarion, 1997 (2008), p. 334.

grande mobilisation américaine dans le *Carabin* avant la création de l'UGEQ, c'est véritablement à partir de la mise sur pied de l'Union en 1964 que le discours devient omniprésent et culmine vers l'organisation de « l'Année Vietnam » en 1967-1968.

Suivant la logique anticommuniste de la guerre froide, les États-Unis interviennent au Vietnam du Sud dès 1954. Il faudra cependant attendre l'année 1961, sous la présidence de Kennedy, avant de voir des troupes américaines fouler véritablement le sol vietnamien dans une action diplomatique visant à organiser une armée pour contenir celle de Diem qui aspirait à la pacification et la démocratisation du pays¹⁵. Depuis 1960, le mouvement nationaliste de libération du Vietnam du Sud (FNL) tente de s'approprier le Vietnam. L'accélération du conflit ne commence qu'à partir de 1964, moment où l'armée du Vietnam du Nord attaque un navire de la US NAVY¹⁶. Le président Johnson allait y trouver une raison de mener à bien cette guerre et c'est à partir de ce moment que nous remarquons une montée de la contestation de la présence américaine au Vietnam.

Plusieurs types d'articles ont retenu notre attention dans *Le Carabin* au sujet de la guerre du Vietnam. Nous retrouvons des articles liés à l'actualité du conflit, des textes d'opinion, des comptes rendus de manifestations et des mobilisations. Tous ces éléments créent un corpus riche pour analyser la position des étudiants lavallois à propos de la guerre au Vietnam.

¹⁵ Bernard Vincent, *op. cit.*, p. 357-358.

¹⁶ *Ibid.*, p. 353.

À la manière de l'étudiant algérien du chapitre précédent, un étudiant d'origine vietnamienne explique sa vision du conflit. À la suite de cet article, déferle une série de réponses provenant d'étudiants québécois et d'origine vietnamienne qui nous permettent d'observer les différents points de vue sur la guerre au Vietnam. Nous avons recensé six articles de cet étudiant vietnamien. Sous le pseudonyme « Quang-Viet¹⁷ », ce jeune souligne que le peuple vietnamien se défend avec détermination pour atteindre « ses buts raisonnables, parfaitement conformes aux accords de Genève¹⁸ ». Il soutient que les problèmes au Vietnam devraient être réglés seulement par les Vietnamiens et que la chose ne sera possible qu'à la condition que le pays se débarrasse de toute ingérence étrangère. Mettant de l'avant le principe d'autodétermination, ce jeune Vietnamien pointe du doigt l'ingérence des États-Unis et soutient que la paix et l'indépendance de son pays « pourraient se gagner par d'autres voies que la guerre, dans la mesure où les impérialistes américains pourraient comprendre qu'ils ne remporteront jamais la victoire¹⁹ ».

Une semaine après la publication de l'article de Quang-Viet, *Le Carabin* établit sa ligne éditoriale avec clarté : il n'y a qu'un seul Vietnam et l'implication des États-Unis, « qui se [posent] à travers le monde en défenseur[s] de la liberté²⁰ » dans ce conflit et plusieurs autres, n'est pas justifiée. Jacques Lemieux, membre du comité de rédaction du journal, soutient que la paix au Vietnam ne sera possible qu'au moment où les États-Unis seront chassés de ce pays.

¹⁷ Selon *Google traduction*, Quang-Viet signifie : Optique Viet.

¹⁸ Quang-Viet, « Les impérialistes américains et le peuple vietnamien », *Le Carabin*, 1^{er} février 1966, p. 8.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Jacques Lemieux, « Vietnam : Notre position », *Le Carabin*, 8 février 1966, p. 5.

Un autre article qui a retenu notre attention est celui de Richard Dubois, étudiant en lettres de l'Université Laval. Ce dernier affirme que la critique envers nos voisins du Sud n'est ni plus ni moins qu'une vogue : « De grâce, chers anti-américains par principe, changez de disque. Je veux bien croire que ça fait bien l'anti-américanisme, que ça fait dans le vent, mais à votre place je redouterais ces dangereux courants d'air²¹ ». Dans sa réponse à Quang-Viet, il souligne également qu'il n'y a pas qu'un Vietnam, mais bien deux avec ses gouvernements respectifs; totalitaire au nord, « démocratique » au sud. La polarisation idéologique de la guerre froide est bien présentée dans ce texte qui relève au passage que « notre démocratie » n'est peut-être pas idéale, mais « [qu']il faut quand même la préférer à la pseudo-démocratie des pays communistes où le seul choix des électeurs est de voter ou de ne pas voter²² ». Dans le même esprit, un autre auteur intervient dans le débat. Florent Cloutier signale, pour sa part, qu'on oublie trop souvent l'implication russe et chinoise au Vietnam et ajoute que « si le Pentagone a choisi le Sud-Vietnam comme banc d'essai pour une guerre néo-coloniale de type spécial, [nous devons nous interroger] sur le genre de guerre que se livrent les deux géants communistes au Nord-Vietnam²³ ». Son propos insiste donc sur l'opposition est/ouest aussi très présente au Vietnam. Il conclut en appuyant les Américains, mais précise que d'un côté comme de l'autre, rien n'est parfait.

À la suite des critiques reçues dans la livraison du 24 février 1966 du *Carabin*, Quang-Viet revient à la charge et répond à un de ses détracteurs. Il affirme que

²¹ Richard Dubois, « Une réponse à Quang-Viet », *Le Carabin*, 15 février 1966, p. 2.

²² *Ibid.*

²³ Florent Cloutier, « À Quang-Viet de Yankee Joe : Respect des accords? », *Le Carabin*, 15 février 1966, p. 7.

l'indépendance ne signifie pas la même chose d'un pays à l'autre et que « l'essentiel d'un pays est de savoir limiter au strict minimum sa dépendance vis-à-vis des autres et d'être entièrement maître chez soi, maître aussi de sa politique extérieure²⁴ ». Il remet ainsi en doute l'indépendance du Sud-Vietnam en raison du recouvrement de 70 % de son déficit par un État étranger. Pour ce qui est du Nord, il reprend les mots d'un professeur américain, Bernard Fall, qui affirme que c'est « le seul gouvernement du complexe afro-asiatique qui ait en quelque sorte choisi le communisme, c'est-à-dire que le communisme s'y est implanté par ses propres moyens²⁵ ».

Nous pouvons retenir de cet échange entre étudiants que la question de l'implication américaine au Vietnam ne fait pas l'unanimité. Il semble que les leaders étudiants soient plus enclins à critiquer la position américaine, alors que certains lecteurs jugent pour leur part l'intervention américaine nécessaire. Cette guerre est intéressante à plus d'un égard pour les Québécois et nous y trouvons deux paradoxes intéressants. D'abord, au Sud, le territoire vietnamien est sous la tutelle américaine qui tente d'y établir la démocratie. De l'autre, au Nord, le communisme s'y est implanté, selon l'opinion de plusieurs, de façon « naturelle ». Encore une fois, la traditionnelle division de la guerre froide est au cœur de ce conflit et les étudiants québécois se retrouvent pris dans un dilemme; doivent-ils donner leur appui inconditionnel à leur voisin du Sud ou à un peuple qui désire mener à terme son indépendance et s'autodéterminer? Sur ce point, les étudiants ne s'entendent pas. Le débat demeure intense, puisqu'il lie en quelque sorte

²⁴ Quang-Viet, « Réponse à André Pelletier : Liberté, indépendance et paix », *Le Carabin*, 24 février 1966, p. 2.

²⁵ *Ibid.*

la situation québécoise à ce conflit. L'UGEQ, de son côté, mobilisera ses forces pour affirmer son appui au peuple vietnamien et son désir de retrait des troupes américaines.

En effet, malgré la position partagée des étudiants de l'Université Laval, l'UGEQ, conjointement avec l'Association générale des étudiants de l'Université Laval, organise dans le cadre d'un mouvement international initié par l'Union internationale des étudiants (UIE), « l'Année Vietnam ». Durant toute l'année 1967, une foule d'activités sont mises sur pied autour du Vietnam et *Le Carabin* en offrira une couverture médiatique très importante.

L'Année Vietnam se traduit dans les faits par « la Semaine Vietnam ». À l'Université Laval, dans le but de ne pas diluer le propos au fil de l'année, une foule d'activités sont organisées autour de ce pays d'Asie du Sud-Est au cours d'une seule et même semaine. Il faut voir que l'intérêt pour la question du Vietnam est favorisé par la composition même du corps étudiant à l'époque étudiée. En effet, à l'université de la vieille capitale, comme un peu partout dans la province d'ailleurs, plusieurs étudiants d'origine vietnamienne viennent poursuivre, dans le cadre d'un échange par le biais du Plan Colombo, leurs études ici²⁶. Par ailleurs, on retrouve aussi des étudiants provenant des États-Unis, certains étant des déserteurs ou des « draft dodgers²⁷ » qui fuient la guerre. Le comité éditorial du *Carabin*, dans un article publié sur ce sujet dans son

²⁶ Nguyen Trung Viet, « Les petits chiens du bout du monde », *Le Carabin*, 2 mars 1967, p. 2.

²⁷ *Draft dodgers* : Américain qui quitte son pays pour fuir la conscription. Déserteur : personne qui quitte son pays après avoir signé sa conscription pour fuir la guerre. On retrouve d'ailleurs, sur le site des archives de Radio-Canada, de quelques reportages abordant la thématique des déserteurs américains au cours de la guerre du Vietnam : <http://archives.radio-canada.ca/>

journal, encourage l'exécutif de l'AGEL et les étudiants de l'Université Laval à emprunter une position ferme afin d'encourager ces déserteurs à venir s'installer au Québec. Soulignons que ces jeunes Américains refusant la conscription sont passibles de très lourdes peines d'emprisonnement dans leur pays²⁸. Comme le précise l'article, nombreux sont ces Américains qui choisissent le Canada comme lieu de fuite. La proximité linguistique amène plusieurs d'entre eux à opter pour les provinces anglophones, mais certains choisissent tout de même le Québec comme terre d'exil. Jacques Lemieux note que si « les étudiants américains étaient mieux informés des possibilités, des conditions de vie et des facilités diverses qui les attendent au Canada, ils seraient beaucoup plus nombreux²⁹. » Il poursuit en affirmant que c'est le devoir des étudiants d'ici de les informer de ces conditions. Concrètement, *Le Carabin* demande à l'AGEL de participer ardemment à la demande formulée par l'UGEQ et la *Canadian union of student* (CUS) concernant les déserteurs américains.

La vague de sympathie pour les opprimés se fait entendre et plusieurs activités seront organisées durant cette « Semaine Vietnam ». Plusieurs voient dans cet élan d'aide un phénomène à la mode, mais de part et d'autre le sujet intéresse, comme en témoigne notamment la présence de 800 étudiants à une conférence organisée par l'UGEQ où trois étudiants venus directement du Vietnam expliquent leur point de vue sur cette guerre. Ces derniers affirment qu'à la suite des accords de Genève, les Vietnamiens pensaient connaître la paix, mais les Américains ont « saboté » ces accords et ont installé au

²⁸ Jacques Lemieux, « L'AGEL et le Viet-Nam », *Le Carabin*, 7 mars 1967, p. 3.

²⁹ *Ibid.*

pouvoir le dictateur Diem³⁰. Inquiets, ils se disent persuadés qu'à la fin de la guerre, ce seront les Vietnamiens et non les Américains qui mèneront le pays. Il est intéressant de souligner aussi la décision des leaders de l'AGEL de participer à la grève mondiale des étudiants contre la guerre du Vietnam, organisée par l'Union internationale. On souhaite profiter de l'occasion pour sensibiliser à ce sujet la population étudiante. Une manifestation est prévue pour la fin de cette journée de grève, mais avant que celle-ci ait lieu, l'AGEL organise une table ronde (*teach-in*) ainsi que d'autres activités pour que les étudiants puissent « éveiller leur conscience par une information organisée³¹ ». Leur but est donc d'informer les étudiants avant de les engager dans la manifestation devant le consulat américain de Québec.

Autour de cette table se retrouvent un abbé, un professeur d'origine vietnamienne de l'Université de Montréal, un représentant syndical, un membre de l'UGEQ, un président d'assemblée ainsi qu'un avocat. Selon la couverture qui paraît quelques jours après dans *Le Carabin*, l'événement aurait duré pas moins de quatre heures et demie, pendant lesquelles les membres du panel ont présenté leurs opinions et le public a réagi. En résumé, les invités soulignaient essentiellement que cette guerre était la preuve de l'extrême difficulté à établir la paix. Selon eux, le caractère mitigé des résultats de l'intervention de pays tiers serait le témoin des différences notables entre les Orientaux et les Occidentaux. La solution pour régler le conflit, suggéraient certains, pourrait être de laisser davantage les Vietnamiens gérer leur conflit et limiter les interventions des pays tiers.

³⁰ « Les Vietnamiens applaudis », *Le Carabin*, 10 et 12 octobre 1967, p. 3.

³¹ H. H. « L'AGEL et la paix au Vietnam », *Le Carabin*, 26 septembre 1967, p. 1.

L'auteur de l'article rapportant les échanges de la soirée avait également recueilli les réactions de trois étudiants auditeurs. Parmi eux, une certaine madame Ferretti³² affirmait que « tant qu'il y aura des déséquilibres entre les pays riches et pauvres et à l'intérieur de ces pays des inégalités entre les favorisés et les exploités, la guerre persistera³³ ». Elle poursuivait en lançant une flèche aux étudiants québécois qui, selon elle, préfèrent travailler à « libérer les autres pays avant de songer de libérer le Québec de l'impérialisme américain³⁴ ». En réponse à cette étudiante, un autre commentateur de la soirée affirmait pour sa part « qu'il serait très malheureux qu'on profitât d'un sentiment en vogue dans la province de Québec pour mousser un mouvement ou à la faveur d'une autre idéologie³⁵ ». À la lecture de nos sources du *Carabin*, nous remarquons plusieurs fois cette mention au « phénomène de mode ». Il semble que le contexte québécois de l'époque favorise, en effet, ces rapprochements entre la situation du Vietnam et celle du Québec. Vers la fin des années 1960, la montée du nationalisme au Québec gagne en importance et la création du Parti québécois en 1968 en est un exemple. Comme le soulignait madame Ferretti dans son commentaire du débat sur le Vietnam, cet attachement aux pays en processus d'émancipation est un signe que le Québec fait partie de cette vague. En ce sens, celle qu'on peut présumer être l'une des co-fondatrices du

³² On peut présumer qu'il s'agit d'Andrée Ferretti, co-fondatrice du RIN (Rassemblement pour l'indépendance nationale)

³³ Denis Cogger, « Teach-in du 17 novembre 1967 », *Le Carabin*, 21 novembre 1967, p. 1.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*

RIN explique que « le Québec, autre victime de l'impérialisme américain, devrait être libéré comme exemple³⁶ ».

De tels commentaires laissent clairement entendre que certains étudiants de l'époque, à l'instar de bien d'autres concitoyens d'ailleurs, croient que le temps est venu pour le Québec de s'autodéterminer. Nous avons vu au fil de l'argumentaire que le Québec a en quelque sorte poursuivi ses idéaux inspirés des luttes d'un peu partout dans le monde. On constate maintenant, du moins dans les propos de Ferretti, que c'est au tour des Québécois de paver la voie et de faire figure « d'exemple ».

La fin de 1967 marque à bien des égards le paroxysme de la mobilisation étudiante. Plusieurs jeunes sont galvanisés à l'idée de prendre une part active dans la société et l'UGEQ semble aussi l'avoir compris puisqu'elle a multiplié ses actions depuis sa création en 1964. Bon nombre de ces actions d'ailleurs, on le sait, touchent des questions de politique internationale. Par exemple, on note le 17 novembre 1967 un rassemblement de plus de 700 étudiants devant le consulat américain où une dizaine de grévistes de la faim attendent le cortège, et ce, même si la Commission des écoles catholiques de Québec avait interdit à ses étudiants de participer à la manifestation sous peine d'exclusion³⁷. Lors de cette manifestation organisée par l'UGEQ, des pancartes sont distribuées et des fleurs sont remises aux femmes pour qu'elles les offrent aux policiers; on y entend aussi des discours et des slogans ainsi que des chansons comme *Le déserteur* de Boris Vian. Cette marche qui avait pour but de contester les politiques

³⁶ Denis Cogger, « Teach-in du 17 novembre 1967 », *Le Carabin*, 21 novembre 1967, p. 2.

³⁷ J. T., « Quand les étudiants manifestent », *Le Carabin*, 23 novembre 1967, p. 1.

américaines au Vietnam a soudainement pris une tournure plus nationale au moment où les manifestants se sont dirigés vers le Parlement de Québec pour demander au gouvernement de se désolidariser de la politique canadienne³⁸.

D'autres manifestations organisées par l'UGEQ lors de la journée du Vietnam sont évoquées dans *Le Carabin*. Outre l'événement tenu à Québec que nous venons d'évoquer, l'UGEQ avait aussi organisé diverses manifestations à travers la province, notamment à Jonquière, à Sherbrooke et à Saint-Hyacinthe. Un peu partout dans les institutions scolaires québécoises, la journée du 17 novembre dédiée au Vietnam aura été le théâtre de conférences, de repas au riz distribués et de projections de films³⁹.

Nous avons déjà évoqué l'intervention de celle qu'on nomme « madame » Ferretti sur les rapprochements entre la situation vietnamienne et québécoise, lors de la table ronde, mais d'autres prises de parole sont aussi révélatrices, comme cet étudiant qui signe dans *Le Carabin* sous le pseudonyme de « Gheorghiu ». Ce dernier affirme que « l'étudiant universitaire est appelé à vivre sa vie à la dimension du monde, et ses préoccupations ne sauraient pouvoir se limiter aux seuls horizons du Québec⁴⁰ ». Fortement tournés vers l'international, ces propos sont teintés de l'influence du syndicat de l'UGEQ. Gheorghiu poursuit son argumentaire en soulignant que l'étudiant contemporain doit avoir conscience de la réalité internationale et doit constituer avec ces

³⁸ *Ibid.*

³⁹ J. T., « Quand les étudiants manifestent », *Le Carabin*, 23 novembre 1967, p. 4.

⁴⁰ Gheorghiu, « L'étudiant québécois et le drame du Vietnam », *Le Carabin*, 22 février 1968, p. 5.

camarades une force de frappe et de persuasion à l'échelle mondiale⁴¹. En ce sens, l'étudiant universitaire québécois se présente alors comme un étudiant citoyen d'une nation parmi toutes les nations. En d'autres mots, l'étudiant québécois est aussi un étudiant faisant partie de la confrérie mondiale.

Conclusion

L'ambition importante qui avait caractérisé la mise sur pied de l'UGEQ a peut-être aussi été à l'origine de sa perte. En effet, le lourd contrat qu'elle s'était donné, à savoir la réforme de l'éducation et la participation active des étudiants du Québec, en a peut-être découragé quelques-uns. Mais il est surprenant de voir que les associations étudiantes québécoises tombent de façon quasi simultanée. L'AGEUM, l'AGEL et l'UGEQ, sous le poids des défis à relever, cessent leurs activités en l'espace de quelques jours en 1969. La gangrène qui les a minées est difficile à expliquer, mais les problèmes observés notamment autour de leurs opinions et de la lourdeur de leur organisation ont certes participé à cette fin. Les opinions tranchées sur la question nationale au Québec ont toujours été dans le discours de l'UGEQ et des associations étudiantes. Il faut comprendre dans ce constat que la corrélation entre les causes qu'elles soutenaient à l'international et la question nationale était, pour ces associations, un élément argumentatif important. « Le Québec entre dans la classe des pays colonisés »; voilà une phrase martelée par les associations et les étudiants de Laval qui donnèrent leur appui aux pays en processus d'autodétermination. Le caractère « à la mode » de la mobilisation

⁴¹ *Ibid.*

étudiante en appui au Vietnam a aussi été relevé par Jean Lamarre. Ce dernier révèle que :

ces questions transcendaient largement les frontières du Québec et mobilisaient un nombre croissant d'individus, étudiants ou non, et procédaient plus chez les étudiants québécois d'une volonté de participer à un mouvement qui créait un consensus international que d'une prise de conscience de leur propre situation sociopolitique⁴².

Les modes sont bien souvent éphémères et se succèdent. Il semble donc qu'après l'effervescence de la mobilisation contre la présence américaine au Vietnam, les étudiants délaissent leur intérêt pour les questions d'ordre international. Nos sources le prouvent, puisqu'après « l'Année Vietnam » de 1967, les articles sur les sujets internationaux sont évacués de façon importante. À partir de ce moment, nous observons que les étudiants de l'Université Laval se concentrent davantage sur les questions qui concernent principalement leur université et l'éducation au Québec en général.

Nous remarquons également que *Le Carabin* n'aborde plus les problèmes et l'actualité internationale de la même manière. Le journal propose désormais son regard sur le monde sous forme de présentations de grands personnages tels que Che Guevara⁴³ ou Hô Chi Minh⁴⁴, et de grands dossiers sur les pays du tiers-monde comme l'Amérique latine⁴⁵ ou encore le Nigéria⁴⁶.

⁴² Jean Lamarre, *op. cit.*, p. 67.

⁴³ Jacques Doré, « Ils ont dit », *Le Carabin*, 8 octobre 1968, p. 8-11 ou Julien Painchaud, « La vie du Che », *Le Carabin*, 8 octobre 1968, p. 6-7.

⁴⁴ « Vietnam : des slogans aux faits », *Le Carabin*, 28 octobre 1968, p. 7-9.

⁴⁵ Pierre Cliche, « Où va l'Amérique Latine », *Le Carabin*, 8 octobre 1968, p. 9-10.

⁴⁶ Louis Sormany et Christian Dufour, « Nigéria vs Biafra », *Le Carabin*, 26 septembre 1968, p. 8-9.

C'est sur un constat « d'échec » que les associations étudiantes cessent leurs activités en 1969. L'objectif de rassembler la population étudiante autour du principe d'internationalisation de la question nationale au Québec n'aura été que de courte durée.

CONCLUSION

Il est donc à la fois heureux et étonnant que les étudiants dans de nombreux coins du monde soient parvenus à faire vivre par leur pays le recommencement de toutes choses. Entrer avec un regard inédit dans la réalité quotidienne [...] chercher derrière le visage d'une société la désillusion de quelques échecs [...] avoir à réapprendre tout le système des connaissances que veut transmettre l'université et le refuser [...] voilà au moins trois causes qui expliquent que le commencement presque mondial que réclament les étudiants ne se fasse pas sans douleur et sans crise¹.

Gilles Pronovost, *Le Carabin*, jeudi 28 mars 1968

Comment se développe et se module la conscience internationale dans le journal étudiant *Le Carabin* de l'Université Laval entre 1945 et 1969? Tel était le questionnement initial de ce mémoire. Au terme de cette étude, il importe maintenant de revenir sur les principales réponses et quelques éclairages que nous avons pu apporter.

La problématique de ce mémoire était divisée en deux volets : le développement de la conscience internationale des étudiants et la modulation de celle-ci. Au cours de cette analyse, nous avons observé que la conscience internationale dans le journal étudiant de l'Université Laval n'était pas uniforme. Néanmoins, durant 24 ans, soit la

¹ Gilles Pronovost, « Le mouvement mondial des étudiants », *Le Carabin*, 28 mars 1968, p. 4.

période pendant laquelle nous avons circonscrit notre étude, s'établit un lien indissociable entre l'actualité internationale et les questionnements des étudiants de l'Université Laval.

Comme François Ricard le soulignait dans son analyse sur la génération des *baby-boomers*, ces jeunes naissent dans un contexte où tout semble possible et favorable. La Deuxième Guerre étant maintenant derrière eux, la situation économique leur apparaît florissante et l'ambiance générale positive. Après des années de stress et de peur, cette génération sera remplie d'un optimisme qui aura un impact important sur le taux de natalité et la manière dont ces enfants, issus de cette vague de naissances, seront élevés. Cette concentration des naissances créera ainsi un groupe démographiquement fort et les jeunes acteurs de cette génération lyrique seront des revendicateurs au poids politique considérable durant les années 1950 et 1960.

Ces jeunes, conscients d'être les décideurs de demain, manifestent leur désir d'entrer sans attendre dans la vie active, prennent part au débat et s'investissent à changer leur société. Cette quête du changement s'inspire des différents courants étudiants un peu partout sur le globe. Les étudiants de l'Université Laval réalisent qu'ils ne sont pas seuls et que d'autres jeunes tentent également de faire entendre leur voix dans leur pays, notamment en France, aux États-Unis et en Amérique latine. En allant puiser à l'international des éléments propres à leur quête, les étudiants québécois bâtissent en quelque sorte leur propre manière de représenter la dynamique sociopolitique internationale ainsi que leur propre façon de fonctionner et d'agir sur elle.

Si l'on remarque qu'à l'Université Laval, durant les années 1950, les groupes qui s'intéressent aux affaires internationales sont surtout parrainés par l'Église, la première partie des années 1960 sera quant à elle le témoin d'une certaine libéralisation de ces groupes. Entre les années 1950 et 1960, moment où le Québec vit sa Révolution tranquille, les étudiants s'organisent de plus en plus de manière indépendante et cette autonomie grandissante les mènera à créer, au milieu des années 1960, leur propre syndicat étudiant, l'Union générale des étudiants du Québec. Ce glissement du parrainage à l'autonomie est la principale caractéristique du développement des groupes à conscience internationale présents à l'Université Laval. Mais comme on s'en doute, le développement amènera aussi son lot de modulations au sein de ces instances.

Au cours de la rédaction de ce mémoire, nous avons observé que trois différentes étapes viennent modifier la conscience internationale des étudiants de l'Université Laval. Tout d'abord, dans les années qui suivent l'après-guerre, cette conscience se dirige surtout autour de l'aide au prochain. Près de la doctrine catholique, l'aide au prochain emprunte différentes formes : collecte de fonds, de fournitures scolaires, de vêtements, de chaussures, etc. Les étudiants organisent, à l'échelle de leur université, une sorte de mini-plan Marshall dont l'entraide et le pacifisme sont les mots d'ordre. Si en Europe l'heure est à la reconstruction, le Québec connaît quant à lui une véritable période remplie d'effervescence. Les étudiants de Laval, confiants et conscients, participeront à leur façon à rebâtir cette Europe fragilisée.

Ensuite, un autre tournant s'effectue autour de 1955, moment où les pays du tiers-monde sont engagés dans l'affirmation de leur statut d'autonomie. En effet, depuis l'implantation de la *Charte des droits et libertés* et les *Accords de Genève*, les pays africains et asiatiques ont entrepris une marche vers leur autonomie qui culminera avec la Conférence de Bandoeng. Les pays du tiers-monde revendiqueront leur place au sein de la confrérie mondiale et marqueront, du coup, leur spécificité en se déclarant neutres dans la polarisation Est/Ouest propre à la guerre froide. Les étudiants de Laval semblent entrevoir dans cette affirmation d'autodétermination une voie à adopter. Le Québec marche tranquillement vers sa révolution, un moment fort qui marquera la volonté des nouvelles élites de s'émanciper de la tutelle anglo-américaine. Appuyé par un mouvement populaire, cet élan accélèrera le passage vers une société dite moderne et laïcisée, alors qu'elle était naguère encore dirigée par un gouvernement marchant main dans la main avec les autorités religieuses. C'est ainsi que le Québec entrera en quelque sorte dans la cour des grands où réformes sociale et culturelle seront au menu. Au cœur de ce mouvement, les étudiants voudront eux aussi modifier leur statut d'autonomie. Les articles parus dans *Le Carabin* montrent un intérêt certain vers les mouvements d'autodétermination et le cas de la guerre d'Algérie en est un bon exemple. La France colonisatrice et l'Algérie colonisée animeront plusieurs débats dans le journal de Laval.

Sans qu'elles fassent consensus, on observe que les idées véhiculées par cet organe étudiant sont teintées par les changements qui s'opèrent dans la province de Québec. Certains étudiants semblent plus enclins à demeurer dans une position traditionnelle, tandis que d'autres manifestent leur envie d'entrer directement dans la

modernité : d'une part, on ne considère pas l'idée du fédéralisme comme un frein à la modernité, d'autre part, on prétend que le peuple québécois doit affirmer ses différences et revendiquer une certaine autonomie s'il veut véritablement évoluer.

Dans ce contexte, la conscience internationale des étudiants emprunte deux voies distinctes mais simultanées. La première poursuit le mandat d'aide au prochain et continue d'adhérer aux organisations d'aide internationale chapeautées par l'Église, tandis que la seconde tente aussi d'aider les pays dans le besoin, mais cible principalement les pays qui sont en processus d'autodétermination. On observe donc, à travers l'étude de la conscience internationale des étudiants de Laval, une nation en transition, une province profondément engagée dans sa Révolution tranquille.

Enfin, une troisième modulation apparaît à partir de 1964, année qui coïncide avec la mise en place du premier syndicat étudiant québécois : la radicalisation du mouvement. Les mobilisations se multiplient et les étudiants de l'Université Laval suivent les traces des étudiants des campus américains. La lutte pour les droits civiques et la guerre au Vietnam sont des éléments qui généreront énormément d'articles dans les pages de la presse étudiante québécoise et *Le Carabin* n'y fera pas exception. Le mouvement, sous la gouverne de l'UGEQ, se dotera d'une solide structure organisationnelle. De nombreuses activités seront réalisées par ce syndicat étudiant, comme des *sit-in*, des *teach-in* et des manifestations qui rythmeront l'année scolaire des étudiants de Laval. Une fois de plus, durant ces cinq années, la corrélation entre les causes internationales qui interpellent les étudiants et le contexte québécois est indéniable. Plus que jamais, les étudiants veulent se

faire entendre sur la place publique ou entre les murs de leur université et la présence de l'UGEQ jouera un rôle clé dans la mobilisation. Les années 1964 à 1969 marqueront un moment fort dans le mouvement étudiant désormais organisé et *Le Carabin*, journal des étudiants de l'Université Laval, en sera un témoin important. Cependant, cette période sera l'âge d'or du mouvement, car durant les années 1968 et 1969, tout le mouvement étudiant s'écroulera.

L'éclatement des associations étudiantes et l'épuisement de la conscience internationale

Pour une raison difficile à expliquer, les associations étudiantes de Montréal et de Québec ainsi que l'UGEQ éclateront de façon quasi simultanée en 1968. Plusieurs événements historiques, tels que Mai 68 en France ainsi qu'un peu partout sur le globe, l'Exposition universelle de Montréal en 1967, la popularité du nouveau Parti québécois et la montée du nationalisme au Québec nous auraient pourtant laissé croire au phénomène contraire, mais on observe un désenchantement général.

Non seulement l'AGEL, l'UGEQ et l'AGEUM battent de l'aile simultanément en 1968, mais *Le Carabin* change aussi sa façon de traiter et de publier l'actualité internationale. Comment expliquer ce revirement de situation? Il est surprenant de remarquer, après l'effervescence des dernières années, cette fin pour le moins abrupte. Dans le journal *Le Carabin*, on émet quelques pistes de réflexion pour comprendre la situation. D'abord, on mentionne les problèmes internes des associations. Il semblerait que les relations tendues entre les leaders étudiants et le reste des étudiants soient l'une

des causes possibles. Mais l'élément qui semble le mieux justifier la situation est le lourd défi que s'étaient données à réaliser les différentes associations étudiantes qui avaient fait le pari audacieux de mobiliser la population étudiante du Québec sur des enjeux bien précis : promouvoir une meilleure implication des étudiants au sein de leur université en mettant de l'avant le concept d'autogestion, joindre la confrérie mondiale des étudiants en s'impliquant au sein de l'UIE et de la CIE². Les associations étudiantes étaient ainsi persuadées que c'est en créant et en participant à un mouvement international qu'elles se feraient véritablement entendre.

Afin d'étudier la conscience internationale des étudiants, le journal *Le Carabin* s'avère une avenue d'une richesse et d'une abondance inattendues. Cette source nous a donné accès à l'actualité, aux événements qui ont touché la population universitaire et, surtout, à la pensée des étudiants. Enfin – voire surtout – l'analyse du journal *Le Carabin* nous aura été un outil essentiel et se sera avéré un témoin important de la conscience internationale des étudiants de 1946 à 1969.

Nous l'avons vu en 2012, l'influence et le poids des médias dans la couverture du *Printemps érable* ont été considérables. Plus que cela, et comme si l'Histoire se répétait, nous avons pu remarquer un mouvement étudiant fort, mais hétérogène. Nous avons pu voir qu'au sein de cette mobilisation, ce sont les idées et la force de celle-ci qui ont rassemblé et divisé le mouvement. Au plus fort de la grève étudiante, les appuis provenaient de toute part. Même si la contestation étudiante ne les impliquait pas

² Charte de l'Union générale des étudiants du Québec, article 4.

directement, New York, Paris, Toronto, Vancouver, l'Islande et des gens d'un peu partout sur le globe ont manifesté leur solidarité envers le mouvement. Cette réalité montre, comme nous l'avons fait valoir tout au long de ce mémoire, que les étudiants du monde sont solidaires et qu'ils sont liés, quelle que soit leur position géographique.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources

Archives

Chartre de Grenoble. Dans les Archives de l'UGEQ, *Chartre de l'UGEQ*, disponible en ligne : <http://www.agecem.org/archives/c2-4/c2-4-ugeq/19641112-UGEQ.pdf>

Journaux

Université Laval
Le Carabin, 1945-1969

II. Ouvrages généraux

DICKINSON, John A. et Brian YOUNG. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Québec, Septentrion, 1992. 382 p.

DUMONT, Fernand, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY. *Idéologies au Canada français 1930-1939*. Coll. Histoire et sociologie de la culture, Québec, PUL, 1978. 361 p.

DUMONT, Fernand, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY. *Idéologies au Canada français 1940-1976 Tome I*. Coll. Histoire et sociologie de la culture, Québec, PUL, 1981. 353 p.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD. *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930 Tome II*. Montréal, Boréal compact, 1989. 834 p.

VINCENT, Bernard. *Histoire des États-Unis*, Paris, Flammarion, 1997 (2008), 656 p.

III. Études

BÉDARD, Éric. *Chronique d'une insurrection appréhendée : La crise d'Octobre et le milieu universitaire*. Québec, Septentrion, 1998. 199 p.

BÉDARD, Éric. « L'idéologie syndicale étudiante : du discours à la pratique : le cas de l'AGEUM (1950-1969) ». *Bulletin du RCHTQ*, vol. 21, no 1, hiver 1995, p. 13-21.

BÉLAND, François. « L'anti-congrès ». *Recherches sociographiques*, vol. 13, no 3, 1972, p. 381-397.

BÉLANGER, Paul R. et Louis MAHEU. « Pratique politique étudiante au Québec ». *Recherches sociographiques*, vol. 13, no 3, 1972, p. 309-342.

BÉLANGER, Pierre. *Le mouvement étudiant québécois : son passé, ses revendications et ses luttes (1960-1983)*. Montréal, Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec, 1984. 208 p.

BIENVENUE, Louise. *Quand la jeunesse entre en scène - L'Action catholique avant la Révolution tranquille*. Montréal, Éditions Boréal, 2003. 291 p.

BOCK, Michel (dir.). *La jeunesse au Canada français : Formation, mouvement et identité*. Ottawa, PUO, 2007. 269 p.

BRETON, Érik. « Service ou mouvement? Le dilemme de la Confédération des étudiants et des étudiantes de l'Université Laval (CADEUL) ». *Recherches sociographiques*, vol. 38, no 1, 1997, p. 117-131.

CAREL, Ivan. « Note de recherche : Les années 1960 : émergence d'une perspective internationaliste ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no 2, Hiver 2008, « *Les mouvements étudiants des années 1960* », p. 133-136.

COHEN, Yolande. *Les jeunes, le socialisme et la guerre : Histoire des mouvements de jeunesse en France*. Paris, l'Harmattan, 1989, 253 p.

COHEN, Yolande et Claudie WEILL. « Les mouvements étudiants : une histoire en miettes ». *Le mouvement social*, no 120, juillet-septembre 1982, p. 3-10.

COLLIN, Mathilde. *L'illusion identitaire des étudiants francophones : Le mouvement des étudiants universitaires belges d'expression française (MUBE) 1961-1974*. Louvain, Publication des Archives de l'Université catholique de Louvain, 2008, 166 p.

DRAMÉ, Patrick, Jean LAMARRE (dir.). *1968 : Des sociétés en crise : une perspective globale*. Québec, PUL, 2009. 204 p.

FOURNIER, Bernard. « S'engager dans la Jeunesse étudiante catholique dans les années quarante ». Bernard FOURNIER et Raymond HUDON (dir.), *Jeunesses et politique : Tome 2 Mouvements et engagements depuis les années trente*, Québec, PUL, 1994, p. 185-205

GAGNON, Lysiane. « Bref historique du mouvement étudiant au Québec 1958-1971 ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no 2, hiver 2008, p. 13-51

GAUTHIER, Madeleine. « Le mouvement étudiant des années soixante comme aspect du mythe de la Révolution tranquille au Québec ». Bernard FOURNIER et Raymond

HÉBERT, Karine. *Impatient d'être soi-même : Les étudiants montréalais 1895-1960*. Québec, PUQ, 2008. 290 p.

HUDON, Raymond, Bernard FOURNIER (dir.). *Jeunesse et politique tome 1 : Conception de la politique en Amérique du Nord et en Europe*. Québec, PUL, 1994. 548 p.

HUDON, Raymond et Bernard FOURNIER (dir.). *Jeunesses et politique tome 2 : Mouvements et engagements depuis les années trente*. Québec, PUL, 1994. 454 p.

LAMARRE, Jean. « « Au service des étudiants et de la nation » L'internationalisation de l'Union générale des étudiants du Québec (1964-1969) ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no 2, hiver 2008, p. 53-73.

LAMOUREUX, Diane. « 1968 : Un tournant dans els réflexions sur la transformation sociale ». dans Patrick DRAMÉ et Jean LAMARRE (dir.), *1968, des sociétés en crise : une perspective globale*, Québec, PUL, 2009, p. 31-44.

LANDRY, François. *Mêlez-vous de vos affaires...mais mêlez-vous-en! Le mouvement étudiant à l'Université de Sherbrooke (1955-1982)*. Mémoire de maîtrise (histoire), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2005, 181 p.

LANGLOIS, Nicole. *Révolte étudiante, état et répression au Mexique : Le mouvement de 1968*. Mémoire de Maîtrise (histoire), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1997, 169 p.

LEDUC, Alexandre. *UGEQ : centrale syndicale étudiante. L'idéologie syndicale au sein de mouvement étudiant québécois des années 1960*, mémoire de maîtrise (Histoire), Montréal, Université du Québec à Montréal, mars 2010, 205 f.

LE GOFF, Jean-Pierre. *Mai 68, l'héritage impossible*. Paris, La Découverte/poche, 2002 (1998), 485 p.

Le rôle des mouvements d'étudiants africains dans l'évolution politique et sociale de l'Afrique de 1900 à 1975. Paris, UNESCO/l'Harmattan, 1993, 223 p.

LOYER, Emmanuelle. « Mai 68 dans le monde : internationales, transnationalisme et jeux d'échelle ». dans Patrick DRAMÉ et Jean LAMARRE (dir.), *1968, des sociétés en crise : une perspective globale*, Québec, PUL, 2009, p. 7-18.

MILLS, Sean William. « The Empire Within: Montreal, the Sixties, and the Forging of a Radical Imagination », Thèse de doctorat (histoire), Kingston, Queen's University, 2007, 432 p.

NEATBY, Nicole. *Carabins ou activistes ? L'idéalisme et la radicalisation de la pensée étudiante à l'Université de Montréal au temps du duplessisme*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999. 264 p.

RICARD, François. *La génération Lyrique : Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*. Montréal, Boréal, 1992. 282 p.

SOW, A. I. « Les mouvements d'étudiants africains et la question de la révolution africaine ». dans *Le rôle des mouvements d'étudiants africains dans l'évolution politique et sociale de l'Afrique de 1900 à 1975*, Paris, UNESCO/l'Harmattan, 1993, p. 29-34.

WARREN, Jean-Philippe. « La découverte de la « question sociale » : Sociologie et mouvement d'action jeunesse canadiens-français ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 55, no 4, 2002, p. 539-572.

WARREN, Jean-Philippe. *Une douce anarchie : Les années 68 au Québec*. Montréal, Boréal, 2008. 309 p.

IV. Numéros spéciaux de revue

Bulletin d'histoire politique, vol. 16, no 2, hiver 2008, « *Les mouvements étudiants des années 1960* », p. 9-136.

Le mouvement social, no 120, juillet-septembre 1981, « Entre socialisme et nationalisme : Les mouvements étudiants européens », p. 3-121.

Mens : revue d'histoire intellectuelle et culturelle, vol. 13, no 1, 2012, « S'appropriier le passé des autres : les usages de l'histoire internationale au Québec avant la Révolution tranquille », p. 5-107.

Recherches sociographiques, vol. 13, no 3, 1972, « Idéologies et politiques étudiantes », p. 309-459.